

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

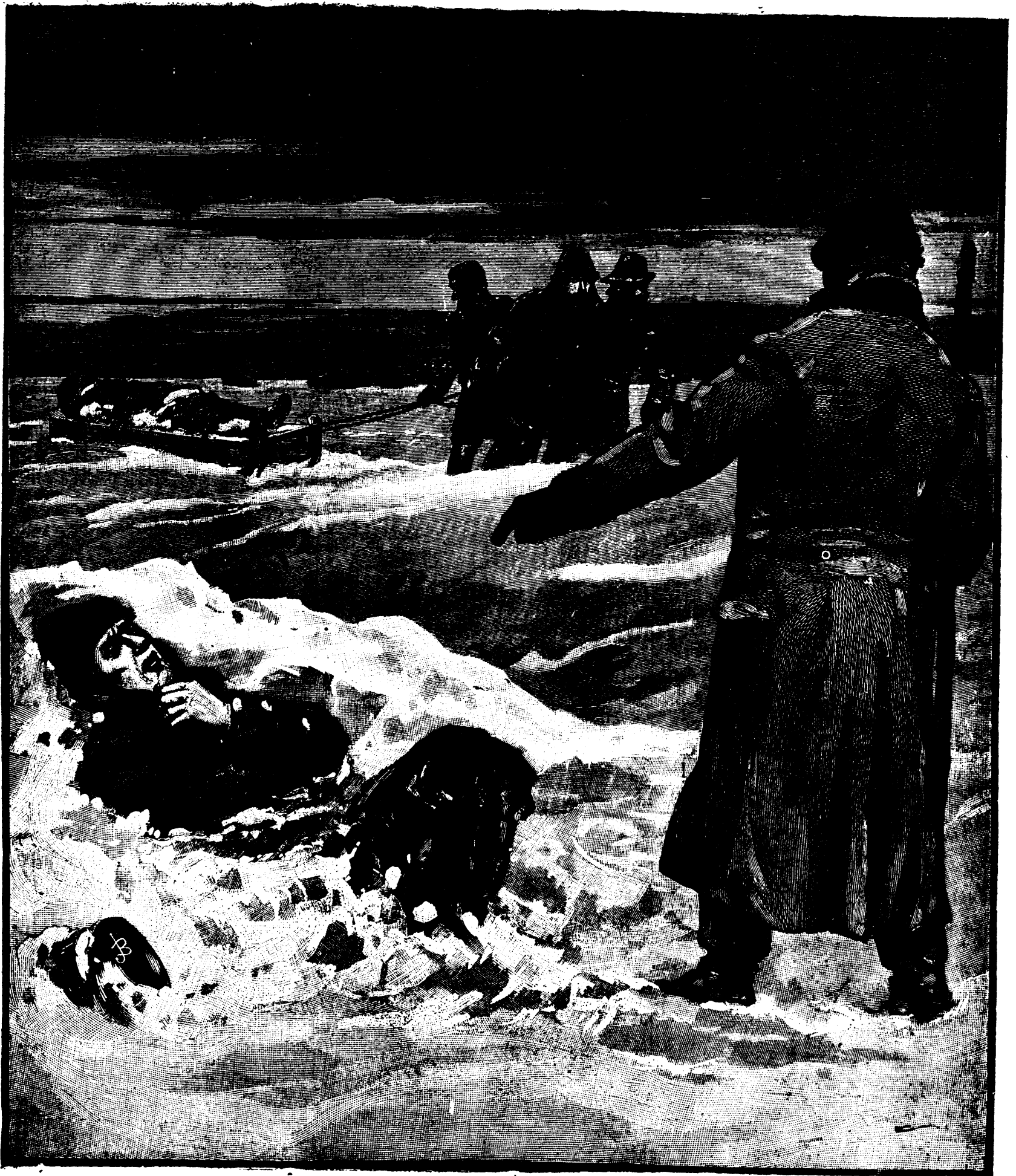
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

4<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 198.—SAMEDI, 18 FEVRIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



ÉTATS-UNIS : LA DERNIÈRE TEMPÊTE DE NEIGE DANS LE DAKOTA. — UN PARTI D'HOMMES A LA RECHERCHE DES CORPS DES VICTIMES DE LA TEMPÊTE.—DESSIN DE M. A. ROBINSON

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédien.—Poésie : La colombe, par Josephin Soulayr.—Les Canadiens des Etats-Unis.—Birmanie septentrionale.—Narration Oratoire, par Ozias Corbeil.—La timbrologie, par G. A. Lavoie.—Nos gravures.—Les premiers soins.—Poésie : La chute Montmorency par Anna Duval.—Hygiène des enfants pendant l'hiver.—Choses et autres.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Les tempêtes de neige aux Etats-Unis : Un parti d'hommes à la recherche des victimes de la tempête ; Une maîtresse d'école fait marcher un élève toute la nuit pour combattre le froid ; une autre brave institutrice défend une de ses élèves contre la tempête.—Le palais de glace de Saint-Paul, Minn.—Gravure du feuilletou.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. Adolphe Descary, 85½, rue St-Constant, Montréal, a gagné \$50.00, avec une copie du MONDE ILLUSTRÉ, achetée chez M. R. Turcot, 495, rue Lagachetière ; M. Napoléon Cardinal, 37, rue Olier, Montréal, \$25.00.

La liste complète des réclamants, paraîtra la semaine prochaine.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Sur la demande de plusieurs écrivains, qui désirent concourir pour le *prix Mercier*, et vu l'absence de l'Honorable Premier, il a été décidé de donner plus de délai aux concurrents, et les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Inutile de dire que les concours de mars et d'avril ne subissent aucun changement, et qu'ils auront lieu aux dates fixées.

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

*Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

*Le chevalier d'Iberville.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

*La femme Canadienne.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



**C**ET homme à peau de bête, coiffé comme un pendu, que la pluie glace, que la vapeur brûle, debout sur la locomotive, coupant le vent, avalant la neige, mécanicien, chauffeur, c'est le Peuple ! L'animal qui, là-bas, dans les champs, redresse son échine cassée, et levant son cou maigre aux muscles tendus comme des cordes, regarde d'un œil terne le wagon qui s'enfuit, le paysan brun comme une feuille de vigne ou blanc comme une rave, c'est le Peuple ! Ce barbu aux larges épaules, au chapeau de goudron qui, sur la rivière muette, mène dans le courant le radeau de bois noyé, seul entre le ciel et l'eau, ce fluteur mouillé jusqu'au ventre et perclus jusqu'au cœur, c'est le Peuple ! Ce mineur qui vient, la lampe accrochée à son front, traverser la chambre du feu grison, et qui est resté, l'autre jour, enfoui dix heures sous un éboulement, — on ne voyait que ses grands yeux blancs dans le trou noir, — ce mineur, c'est le Peuple ! Ce couvreur, qui tombe du toit comme un oiseau mort, ce verrier, dont la vie fond avec le verre dans le brasier, ce tourneur que la poussière de cuivre étouffe, ce peintre que la céruse mord, ce mitron, pâle comme la farine, c'est le Peuple ! Il suffit à tout, contre l'eau, le vent, la terre et le feu, ce Peuple héroïque et misérable ! C'est de ce Peuple là que nous allons parler."

Une rude peinture d'un rude artiste qui avait une plume vigoureuse et souvent violente ; un tableau bien sombre dont je me suis souvenu, en assistant dernièrement à une séance d'enquête de la Commission Royale du Travail.

\*\* Certes, les couleurs sont trop fortes, il y a trop d'ombres dans cette toile, et je me souviens aussi que celui qui tenait le pinceau était un réfractaire, le chef des réfractaires qui ont joué un si terrible rôle à Paris, en 1871, et que plus d'un a payé de sa vie les infamies qu'il avait commises, mais je veux oublier l'homme politique pour ne me souvenir que de quelques pages de l'écrivain, qui avait beaucoup de talent.

Et puis, la misère n'a jamais atteint notre pays à tel point que tout cela soit exact, mais il ne faudrait pas trop se faire illusion, ni surtout vouloir faire croire que nous vivons dans un pays de cocagne, car, je le répète, les révélations faites dernièrement devant la Commission du Travail sont des plus tristes.

Quand nous montons dans un tramway, nous savons maintenant que le cocher et le conducteur, qui roulent voiture, doivent être debouts au moins dix-sept heures par jour : douze heures de travail, quatre heures pour les repas et le repos (?), une demi-heure le matin pour s'habiller et se rendre au travail, autant le soir pour retourner au logis, cela fait bien au plus bas mot dix-sept heures.

Un métier de galériens, sans fêtes ni dimanches, et cela pour gagner à peine de quoi vivre.

Si j'allume un cigare, je me rappelle aussitôt avoir vu des jeunes gens, pâles, hâves, jaunes, maigres, souffreteux, dont les vingt ans sont enfouis dans un corps malingre qui n'a pas atteint le développement d'un garçonnet ; ces étioles sont des cigariers.

Ils sont entrés dans la manufacture à onze ou douze ans, quelquefois moins encore, et depuis huit ou neuf années ils respirent les miasmes de la plante mortelle de Jean Nicot ; la nicotine pénètre par tous les pores, se répand dans l'économie, empoisonne le sang et s'oppose à la formation des muscles.

Si cet effroyable métier offrait au moins une compensation, mais non, la paie est maigre et l'intelligence s'endort.

Et pour en arriver à ce résultat désolant, il a fallu à certains cigariers faire un apprentissage de trois ou quatre ans, payer des amendes, grelotter souvent dans un cachot, être traîné devant une cour de justice si on a voulu en finir avec

cette vie de misère, en prenant la fuite, et parfois même recevoir des coups de bâton.

Il y a aussi des filles qui font ce métier, on les bat comme leurs compagnons de misère, on les paie plus mal encore.

Il faut vivre, et, dans nos grandes villes, elle est bien rude la lutte pour l'existence, et, grâce à notre complicité inconsciente, à nous qui achetons les produits de ces fabriques, huit ou dix hommes font fortune en dix ans.

Et ces pauvres diables qui chargent et déchargent les bâtiments chargés de grain, les plus forts succombent à la peine au bout de quelques années !

Et les serre-freins, voués d'avance à être broyés un jour ou l'autre, et qui reçoivent un salaire ridicule.

Et bien d'autres encore.

Ah ! nous assistons à un triste défilé des misères humaines.

\*\* Mais le remède à ces misères ?

Eh ! c'est le grand problème, le problème qui n'a pas encore eu et n'aura jamais de solution, quoiqu'en disent tant d'auteurs de systèmes très bons d'intentions, mais inapplicables.

On pourra peut-être adoucir les souffrances du malheureux, faire des lois pour empêcher un peu, bien peu, certains patrons d'être trop exigeants, mais aucun décret n'empêchera jamais la misère de mordre dans les villes surtout.

Ce qu'il faut, c'est la confiance mutuelle entre les patrons et les ouvriers, confiance qui ne peut exister qu'en autant qu'il y a vraiment communauté d'intérêts bien comprise, et que certains chefs de maisons cesseront de ne voir dans leurs ouvriers que des machines à produire.

Nombre de personnes se figurent qu'il suffit de payer un homme pour le travail qu'il a fait, exactement comme on met du charbon dans le poêle pour qu'il nous chauffe, je ne crois pas qu'ils soient tout à fait dans le vrai, car on ne fait alors que satisfaire le côté matériel de la question, en négligeant le côté moral qui s'impose à l'atelier comme ailleurs.

Destinés à vivre ensemble tout le jour, les ouvriers et les patrons ne doivent pas se regarder comme des ennemis, mais un peu comme des associés, des membres d'une société dont le patron est le chef, et ceci est tellement vrai que les meilleures maisons sont celles où les ouvriers sont le mieux traités.

Je n'ai pas de prétentions au titre de réformateur, mais comme cette question intéresse tout le monde, chacun peut et doit même dire son mot.

Rien ne m'horripile comme quand j'entends un homme en traiter un autre de « socialiste, » croyant lui faire injure et clore ainsi toute discussion, et je suis parfaitement de l'avis d'un grand prélat quand il disait : « Socialistes ! mais nous le sommes tous, car ce terme s'étend à tous ceux qui s'occupent de l'humanité et qui ne sont pas de profonds égoïstes, et ceux qui croient faire bande à part en réservant pour eux seuls cette désignation, ne sont que des socialistes d'un certain genre, mais voilà tout. »

Il y en a des bons et des mauvais : il y a ceux qui partagent à moi tout seul et ceux qui sont raisonnables ; il y a ceux qui mettent le feu à l'atelier de leur patron et ceux qui l'aident à faire fortune, tout en demandant à vivre aussi ; il y en a qui donnent des coups de bâtons à leurs ouvriers pour mieux leur apprendre leur métier, et d'autres qui préfèrent les persuader sans bâton ; ceux-là enferment leurs apprentis dans un cachot noir, pour les éclairer sur la nature de leurs devoirs, tandis que ceux-ci leur montrent au grand jour le moyen de bien faire.

Parmi les socialistes, il y a des gens d'esprit et des imbéciles, des savants et des ignorants, des hommes admirables de dévouement et des bandits, des philanthropes et des pétroleurs, des vaillants et des paresseux, des millionnaires et des mendiants, des exploités et des exploités, des ivrognes et des buveurs d'eau, des empereurs et des sujets, des républicains et des royalistes, des écrivains et des lecteurs, etc., etc., car ils forment la société toute entière, et quand je disais tout à l'heure que l'on n'avait jamais trouvé et qu'on ne trouverait jamais de remède à toutes les misères de la société, je me trompais, car il est contenu

tout entier dans une admirable formule : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. »

Mais comme il est surabondamment prouvé que l'humanité a une souveraine horreur pour ce précepte, qui est à lui seul tout un cours de socialisme, il est inutile de m'y arrêter.

Je n'ai fait que le citer, et déjà j'entends celui-ci m'accuser de vouloir la lui faire à la vertu.

Passons.

\*.\* Mieux vaut donc prendre la vie gaîment, comme le fait cet excellent prince de Galles, qui ne perd jamais une occasion de s'amuser royalement.

Mercredi dernier, un des chevaux du prince, *Hohenlinden* (tout est allemand dans la famille), a gagné une course à Kempton, et cet événement a réjoui à tel point le fils aîné de Sa Majesté, qu'il est arrivé le soir à l'Opéra Comique dans un état... major.

Cette douce gaîté ne fit qu'augmenter graduellement, si bien, qu'au second acte, les exclamations et le bruit sortant de la loge royale empêchaient les acteurs de parler et les spectateurs d'entendre. Les invités de Son Altesse étaient tout aussi charmants que celle-ci.

Cela dura une heure, c'est-à-dire jusqu'au départ du prince, et je suis certain que, si vous ou moi nous nous permettions de nous conduire de la sorte au théâtre, on nous arrêterait sans souci de notre qualité de citoyen britannique, et le lendemain le Recorder serait même capable de nous condamner.

Mais il paraît qu'en Angleterre cela ne se passe pas ainsi, et que les princes ont le droit de tout dire et de tout boire.

Pas beaucoup de buveurs d'eau dans la famille royale !

Ah ! si tout le monde prenait le prince de Galles pour modèle, quel plaisir nous aurions tous, et comme la vie serait rose !

N'importe ! en voilà un qui est bien heureux que sa maman soit venue au monde avant lui.

\*.\* Un contraste.

Tout n'est pas rose dans le métier de député anglais, et s'il est vrai qu'ils habitent le pays le plus libre de la terre, il est plus exact encore de dire qu'il n'existe pas une contrée où l'on soit plus exposé à être mis en prison qu'en Angleterre. L'autre soir encore les citoyens de Londres ont assisté au spectacle le plus étrange qui se puisse voir en pays constitutionnel.

La séance de la Chambre des Communes venait de finir, quand M. Baffour, ayant paraît-il à se plaindre de deux députés irlandais, MM. Pyne et Gilhooly, ordonna à un mouchard de les suivre et de les arrêter.

Les députés s'aperçurent de la chose et sautèrent en voiture, le mouchard en fit autant et la chasse commença au grand ébahissement des bons bourgeois, qui voyaient passer ces deux fiacres lancés comme deux boulets de canon dans les rues de Londres, tout le monde se garant pour ne pas être atteint par ces projectiles.

Gibier et limier paicoururent ainsi plusieurs milles, et cette course effrénée, jetant l'émoi dans la grande ville anglaise, on téléphona partout d'arrêter chasseurs et chassés. Un voilier de *police men* s'élança et, après une course vertigineuse, réussit à arrêter..... le mouchard, qui protestait au nom de la Reine, au nom de la loi, au nom de l'inviolabilité du citoyen britannique.

On s'expliqua, on laissa aller le mouchard et la chasse recommença, mais les députés avaient profité de l'incident et ils ne purent être rejoints que le lendemain en venant à la Chambre.

Très jolie, cette chasse aux représentants du peuple.

\*.\* Le premier paragraphe de ma causerie est une citation, ainsi que le prouvent les guillemets et les lignes qui suivent, mais j'ai oublié de vous dire que je l'avais emprunté à un excellent article publié dans *Le Semeur*, et si je reviens ainsi sur mes pas, c'est surtout pour vous dire quelques mots de cette excellente publication bimensuelle, unique en son genre.

Il y a bientôt quatre ans, dans un de mes premiers *Entre-Nous* du MONDE ILLUSTRÉ, je vous

citais quelques vers d'un jeune poète, Charles Fuster, inconnu jusqu'alors—il avait je crois, vingt ans à peine — et auquel moi, simple soldat de la grande armée de la plume, je prédisais un brillant avenir.

J'avais remarqué en lui une sûreté de jugement, un goût sérieux, un coup d'œil juste, tels que je n'ai pas hésité à pressentir un homme qui ferait sa margue et aurait une influence bienfaisante dans ce temps où le style surchauffé de certains écrivains tend plutôt à faire éclater le cerveau des lecteurs qu'à tout autre chose.

Dans cette foule où tant de détraqués viennent nous vanter les parfums du fumier, il est bon de rencontrer quelqu'un qui leur fasse observer qu'il est mieux de préférer le salon au *buen retiro*.

\*.\* C'est ce qu'a parfaitement compris M. Fuster, qui est aujourd'hui directeur de *Semeur*, journal qui fait autorité dans le monde littéraire.

Tous les auteurs et critiques français les plus renommés y collaborent, et je citerai au hasard : MM. Coppée, Theuriet, Manuel, Henri de Bornier, Soulayr, Mistral, Jean Aicard, Lapommeraye, Fonquier, Bigot, Francisque Bouillier, Melchior de Vogué, notre compatriote Louis Fréchette, Pouvillon, etc., etc.

Je n'ai pas l'habitude de faire de réclame, mais je fais exception à la règle en faveur du *Semeur*, parce qu'il marche lui-même en dehors des sentiers battus.

Le premier numéro, qui compte 72 colonnes, grand format, renferme un très éloquent article de M. Charles Fuster, des poésies de Mistral, Chantavoine, Ch. Canivet, etc. ; une nouvelle de Mme Henry Gréville ; un article de M. Jules Levallois sur *Hector Malot* ; un article d'actualité sur la *Souris* et la *Tosca* ; quelques pages sur *Massenet chez lui*, d'autres sur *Clovis Hugues*, d'autres sur un oublié, Hippolyte de la Morvonnais. Puis viennent : un article d'art, de M. Marcel Fouquier ; une étude sur la ville allemande de *Leipzig*, par M. Adrien Wagnon ; le commencement d'un roman, la *Ninetta* ; quelques pages de M. Frédéric Lohée sur le *Paradoxe* ; des poésies exquises de MM Prosper Blanchemain, Georges Lafenestre, François Coppée, André Theuriet ; puis des vers de Napoléon Ier, et un article sur les nouveautés de la librairie. Enfin, sous la rubrique : « Ce qui se passe », le *Semeur* résume tous les faits intéressants de la quinzaine.

Les amateurs, jeunes et vieux, de littérature et de critique saines, ne peuvent trouver de meilleur recueil que le *Semeur*.

\*.\* La ville de Rouen sera prochainement le théâtre d'un événement sans précédent dans l'histoire, et voici ce que je lis à ce sujet dans le *Drapeau*, organe de la ligue des Patriotes :

La bannière que Jeanne d'Arc portait aux combats, et sous laquelle elle conduisit jusqu'à Reims la monarchie délivrée par elle, est précieusement conservée à Orléans. La pensée des Rouennais est d'en demander pour quelques jours la garde, lors de l'inauguration du monument élevé par eux à la mémoire des soldats morts en 1870-71.

Le magnifique étendard, qui chassa l'ennemi du sol de France, reparaitrait donc, entouré de toutes les sociétés patriotiques, salué par toutes les troupes présentes, escorté de tous les drapeaux d'un corps d'armée, pour s'incliner devant la tombe des vaincus et se relever en gage de victoire. Nous irions le chercher à Orléans même, pour le conduire, ce saint lambeau, dont nul n'ignorerait le sens et ne discuterait l'éclat, à travers les routes de France, par la Beauce, par la capitale, par la vallée de la Seine, jusqu'à Rouen, où la vierge fut martyre, et où son supplice affirma autour d'elle la résurrection des espérances et des forces de la patrie.

Bravo ! c'est une idée magnifique, et je suis heureux de voir que les Rouennais ne veulent pas s'arrêter là, puisqu'ils organisent en ce moment une souscription pour élever à la grande Française, à la sublime Jeanne, un monument national dans la ville où elle a été brûlée.

Nos cousins Normands ne refuseront pas, j'en suis sûr, notre coopération à cette œuvre patriotique et je les prie de croire qu'ils peuvent nous envoyer des listes.

On signera et on donnera ; ce sera un lien de plus entre la nouvelle France et la vieille Gaule, entre la mère aimée et l'enfant abandonné.

\*.\* La discipline militaire n'est pas observée d'une manière bien stricte en Canada, où soldats et officiers on prennent à leur aise.

Voici une anecdote racontée par le général Luard :

C'était en... n'importe quelle année, au camp de Laprairie, je m'approchai d'une sentinelle qui me regarda passer sans manifester la moindre attention et sans me faire même un soupçon de salut.

Etonné de cette étrange quiétude, je m'arrêtai et dis au soldat :

— Ne me connaissez-vous donc pas ?

— Je n'ai pas ce plaisir, répondit le troupier.

— Je suis le général Luard, commandant la milice.

— Vrai ! Pas une mauvaise place ! Gardez-la. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. Une poignée de main, mon vieux !

Le général s'en alla tout ahuri !

Leon Luard

## LA COLOMBE

La Colombe à mort est blessée ;  
Mes plombs, au cœur, ont fait leur trou ;  
Le sang rougit le joli cou ;  
L'aile soyeuse pend, cassée.

Quand, d'un bond, je l'eus ramassée,  
Maudissant l'adresse du coup,  
Contre mes lèvres, comme un fou,  
En pleurant je la tins pressée.

Et le pauvre oiseau des amours  
Me dit, entr'ouvrant ses yeux lourds :  
« J'avais ainsi rêvé ma tombe,

« Près d'une bouche et sur un sein...  
« Sèche tes pleurs, cher assassin :  
« Grâce à toi, je meurs en colombe ! »

JOSÉPHIN SOULARY.

## LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



Dans la nomenclature des citoyens riches de Holyoke, publiée récemment par un journal de cette ville, nous avons remarqué avec plaisir le nom de M. Gilbert Potvin, un bon Canadien qui a marché à pas de géant dans

la voie de la fortune.

M. Potvin, qui habite les États-Unis depuis 1854, s'est acquis, par son travail, son énergie et son génie des affaires, une fortune considérable et l'estime de tous ses concitoyens. Aujourd'hui, il figure parmi les plus riches citoyens de Holyoke, et sait employer ses moyens pour le plus grand bien du public, surtout de la population Canadienne, à laquelle il est particulièrement attaché.

Bon Canadien et bon citoyen, M. Potvin est tenu en haute estime par tous ceux qui ont le plaisir de l'approcher.

Nous aurons prochainement l'occasion de nous entendre plus longuement sur ce sujet si intéressant pour nos compatriotes de cette ville.

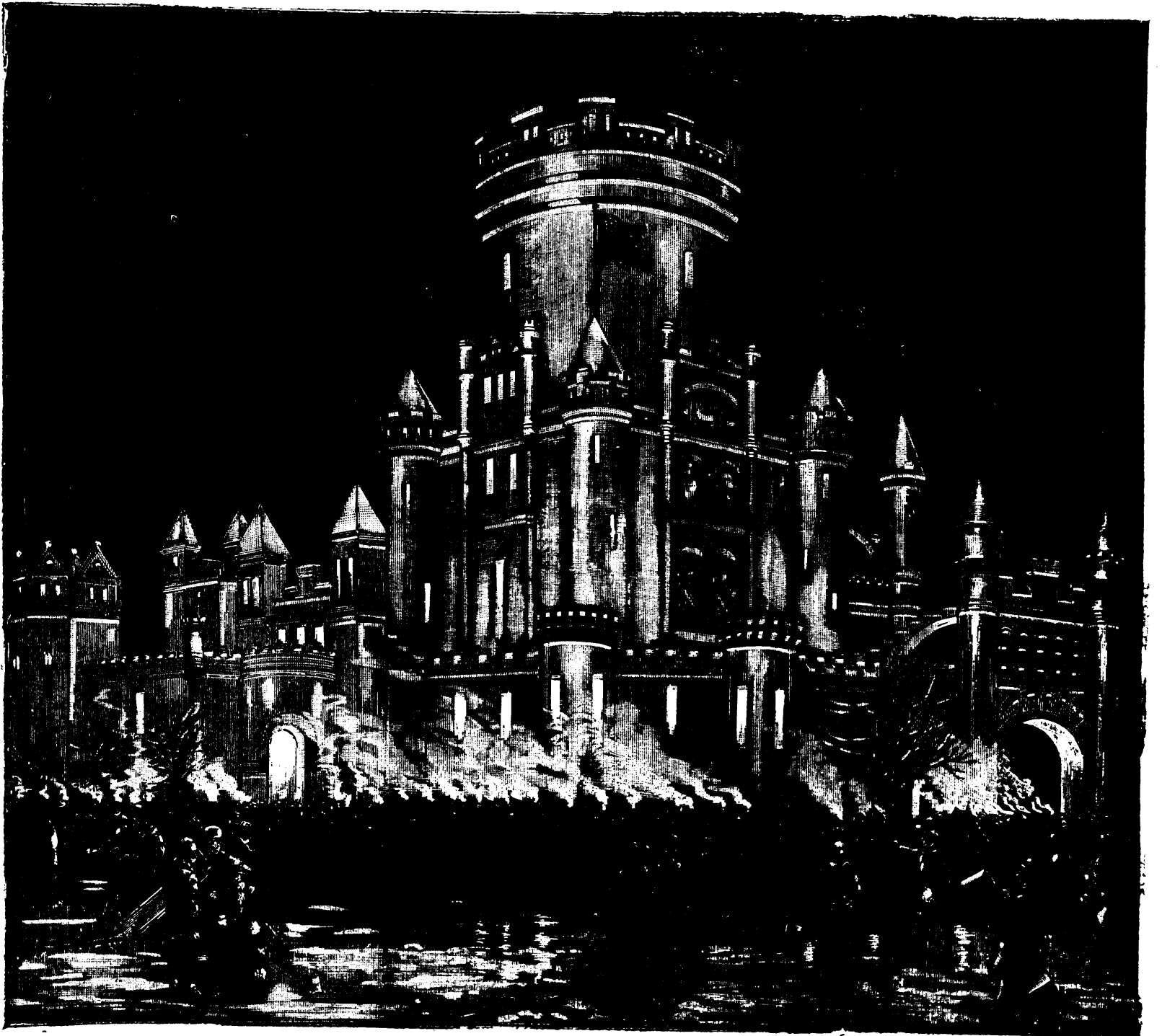
Chaque fois qu'on élève une fille, on fonde une petite école.—JULES SIMON.

Dans un temps où l'on met si facilement ses aliénés à l'hôpital, l'imagination est la seule folle qu'on aime à garder au logis.—G. M. VALTOUR.

Le silence est pour le grand parleur un supplice cruel ; et le babillard ignorant est pour ceux qui l'écoutent un pesant fardeau.—DR CH. DE GUISE.



LA DERNIÈRE TEMPÊTE DE NEIGE AUX ÉTATS-UNIS. — UNE MAITRESSE D'ÉCOLE FAIT MARCHER UNE ÉLÈVE PENDANT TOUTE LA NUIT POUR COMBATTRE LE FROID. — UNE AUTRE BRAVE INSTITUTRICE DÉFEND UNE DE SES ÉLÈVES CONTRE LA TEMPÊTE



INAUGURATION DU PALAIS DE GLACE DE SAINT-PAUL, MINN., DANS LA SOIRÉE DU 28 JANVIER 1888

## BIRMANIE SEPTENTRIONALE

**M**gr Bourdon, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale, écrit ce qui suit aux *Missions Catholiques*, après la victoire des Anglais :

Je vous envoie sous ce pli le portrait de l'ex-roi Theebaw et des reines, ses demi-sœurs et ses femmes. Ce'a fera bien, je crois, comme illustration dans les colonnes de votre journal, ne fût-ce que pour rappeler à tous les vicissitudes de la fortune. Aujourd'hui sur le trône et demain dans l'exil. Il est vrai, la Providence donne souvent au monde ce grand spectacle pour confondre la vanité. Le spectacle, pour être commun, n'en reste pas moins instructif.

C'est la réflexion qui me venait naturellement à l'esprit, l'autre jour, quand je célébrais le saint sacrifice dans la salle des ambassadeurs, en face du trône élevé où paraissait à de rares intervalles et dans tout l'éclat de la pompe orientale, le dernier descendant d'Alouppara. Jésus, prenant possession de ce palais et régnant à la place du grand défenseur du Bouddhisme, quel renversement et quel coup de Providence !

Peut-être l'ex-roi Theebaw avait-il sur la conscience quelques peccadilles politiques à se reprocher ; ce n'est pas mon affaire de le savoir, ni de le dire. Moi, je crois tout simplement que Dieu le met de côté, parce qu'il empêchait son œuvre et s'opposait par lui-même à la diffusion de l'Évangile dans son royaume.

Maintenant que le roi est parti, la porte nous est grande ouverte, nous avons le champ libre ; malheureusement, nous ne sommes que huit missionnaires quand il en faudrait des centaines, mais Dieu y pourvoira à son heure, je l'espère.

Actuellement, impossible encore de s'établir nulle part, le pays étant littéralement infesté de voleurs et de brigands qui pillent, incendient et tuent. Mais on nous promet une vigoureuse campagne pendant la belle saison qui commence, et je veux croire que les Anglais auront facilement raison de ces bandes de maraudeurs.

## NARRATION ORATOIRE

MASSÈRE DE NARANT-CHOUAC PAR LES « BAS-TONNAIS »

**C'**ÉTAIT au mois d'août 1724. Profitant de l'absence des guerriers, 1,100 Anglais s'étaient lâchement jetés avec de criminelles résolutions sur Narant-Chouac, village Abénaquis. La faiblesse et le sexe que l'on écartait pour se couvrir d'ignominie, ne devaient pas être épargnés ; et les vieillards, ployant sous le poids des ans, et les tendres enfants à leurs premiers printemps, et les filles gémissantes,

et les mères suppliantes, tout tomba sans pitié sous les coups des féroces Anglais. Que dis-je ? Le Père Rasle lui-même, l'héroïque missionnaire, s'était dressé vainement devant ces tigres furieux pour les confondre de leur ignoble exécution ; sa voix meurt au milieu des clameurs furibondes de ces assassins, et cent balles le renversent expirant parmi ses ouailles immolées.... L'œuvre infernale achevée, les Anglais, ivres de sang et de carnage, se retirent, laissant sur le sol plus de mille cadavres sanglants.

Cependant, les guerriers Abénaquis revenaient de leur expédition dans les forêts voisines. Pleins de joie, ils rêvaient au bonheur de voir leur Père missionnaire, leurs épouses et leurs enfants, tressaillant d'allégresse à la pensée du plaisir qu'ils prouveraient leurs parents et leurs amis en contemplant les riches produits de leur chasse.... Pourtant, plus ils s'approchaient de leur bourgade, plus pénible semblait devenir leur arrivée. Une brise glaciale roulait dans l'atmosphère et y accumulait de sombres nuages ; le hibou nocturne jetait au vent ses cris sinistres ; des corbeaux, en bandes innombrables, passaient au-dessus d'eux, dirigeant leur fatidique volée vers Narant-Chouac ; parfois les chiens eux-mêmes, méconnaissant la voix de leurs maîtres, fuyaient

mais leurs yeux secs sont pleins de flammes ; et leur âme, indignée, brûle de tous les feux de la vengeance implacable.

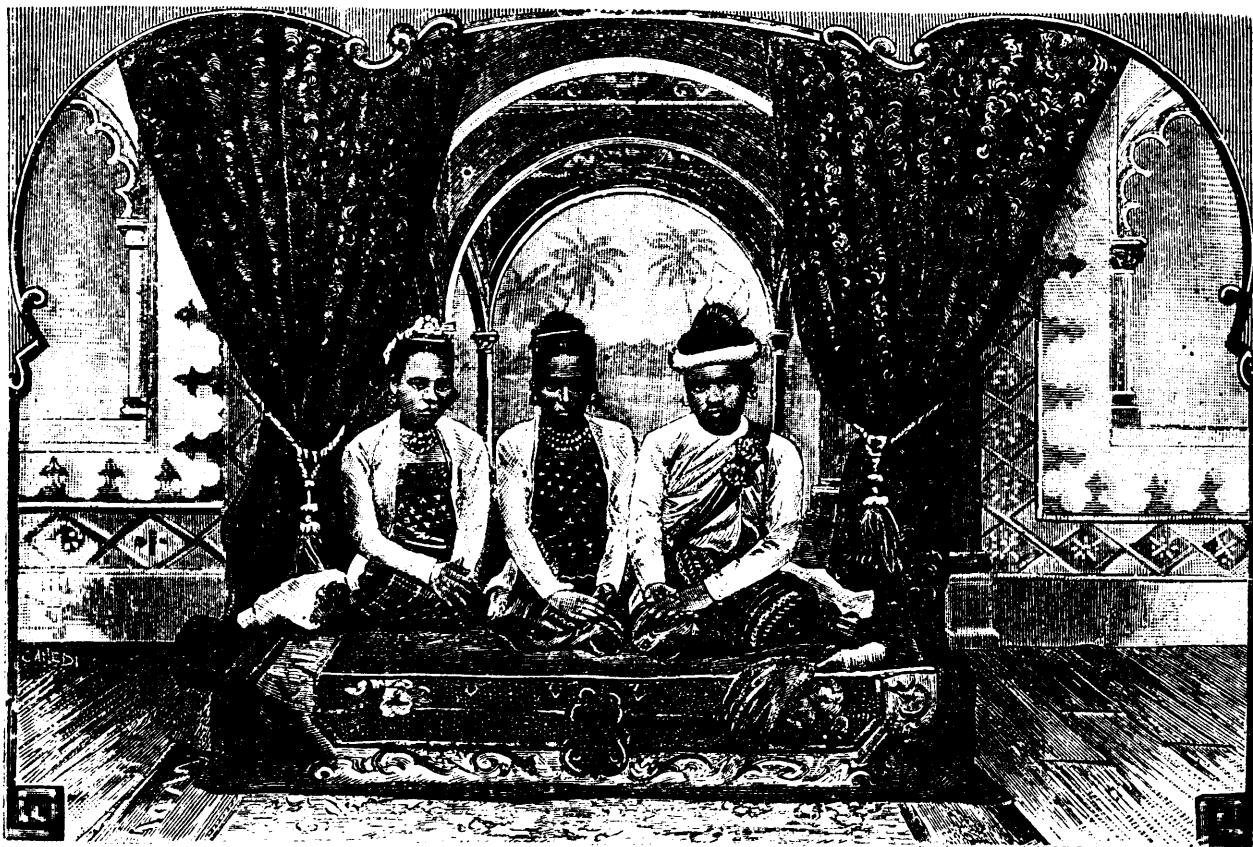
Tantôt, comme affolés, ils courent partout où les guident les ruisseaux de sang qui sillonnent la bourgade ; mais ici, ils s'arrêtent, l'un pour presser sur son cœur son jeune enfant, dont le berceau est devenu son tombeau ensanglanté ; l'autre pour embrasser avec force son vieux père qui lui apprend à manier l'arc et la flèche. Plus loin, celui-ci enlaccé dans ses bras sa fille unique, image fidèle d'une épouse adorée et trop tôt enlevée à ses amours.

A ce moment, les larmes brûlantes coulent à torrent ; les sanglots, les gémissements et les cris de douleur retentissent longs et déchirants.

Cependant, l'explosion de l'universelle douleur comme de l'universelle fureur n'écartere que lorsque le chef montre à ses guerriers, plus meurtri et plus mutilé que les autres, le corps de leur Père à tous, de leur dévoué missionnaire, le Père Rasle.

Alors pour la première fois est rompu le douloureux et solennel silence par les cris cent fois répétés de « vengeance et mort. » que les Abénaquis, rugissant de rage, poussent enfin avec un effort souverain du plus profond de leurs cœurs souffrants.

« Oui, vengeance et mort aux perfides Anglais, vocifèra le chef, dont les passions émues rendent la voix affreusement vibrante, jusques à quand montrerons-nous la faiblesse du cerf timide en face de ces tigres inhumains ! Jusques à quand laisserons-nous dévorer nos chairs palpitantes par ce monstre insatiable ! Comme un vautour immonde il s'est jeté au milieu de notre bourgade, immolant dans ses sers cruelles nos femmes et nos enfants. Allons ! compagnons d'armes, notre nationalité est elle dégénérée ? Le sang abénaquis coulera-t-il impunément et



BIRMANIE. — Le roi Theebaw et les deux reines, ses demi-sœurs et femmes ; d'après un dessin de Mgr Bourdon, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale.

avec de lugubres hurlements et disparaissaient à la lisière des bois voisins.

Les Abénaquis, étonnés, se taisaient et échangeaient des regards qui semblaient demander s'ils devaient craindre et s'attrister ou se réjouir. Ils redoutaient leur arrivée, et pourtant, l'inquiétude même hâtait leurs pas... Enfin, Narant-Chouac, morne et silencieux, est devant eux, ils y entrent. Mais quelle plume pourra retracer le spectacle qui se déroula alors à leurs yeux, toutes les horreurs de sa navrante réalité ? Qui pourra redire les douleurs inouïes auxquelles furent en proie ces cœurs que la mort, jusque-là, n'avait pu émouvoir, et qui avaient déjà enduré tant de maux sans se plaindre. Les restes fumants de l'incendie vomissent encore vers les hautes régions d'immenses tourbillons d'épaisse fumée. Partout règnent le silence, l'effroi et la mort ; c'est une profonde et sanglante solitude. Ici et là, s'élèvent des monceaux de cadavres entassés avec précipitation et sans respect. Tantôt nos infortunés Abénaquis sont muets et immobiles, comme succombant d'un affaïssement qui touche au désespoir, et alors leur cœur est comme broyé,

à flots écumeux sous le glaive de nos lâches ennemis ? N'avons-nous pas hérité des vertus militaires de nos redoutés ancêtres ? Nos bras n'ont-ils plus la vigueur du robuste chêne ? La pointe de nos flèches est-elle émoussée ? Nos arcs, si longtemps détendus, ne sont-ils pas devenus plus puissants et plus redoutables ? Déjà depuis un siècle révolu, l'habit rouge nous arrache nos terres, incendie nos bourgades, ravage nos moissons ; et... il vit encore !

« Allons, compagnons, l'heure de la vengeance et des représailles affreuses est venue. Pour avoir refusé de fumer le calumet de paix, nous leur ferons regretter les crimes qui nous ont fait déterrer la hache de guerre.

« Vous tous qui êtes debout sur les ruines de cette patrie chérie, par ce sang pur qui coule presque sous nos pieds, allant rougir par son abondance les eaux paisibles du Kenebec, par les cendres de nos femmes et de nos enfants que nous contemplons avec douleur en ce moment, par l'âme du Père Rasle qui nous a baptisés et enseignés la prière, par les mânes de tous nos aïeux qui ont péri en défendant leur domaine et leur foyer

jurons avec une haine éternelle aux infâmes Anglais, jurons pour la vie : *mort et vengeance à ces criminels étrangers.*

« Par un siècle de dégradation et de brigandage, ils nous ont indignement outragés en nos biens et en nos personnes. Si nous sommes hommes de cœur, nous nous liguons tous et tous ils seront refoulés, écrasés, anéantis. En attendant cette universelle ruine, allons immédiatement venger nos morts présents, au cœur même de Boston. »

A quelques jours de là, certains Canadiens rencontrèrent ces indiens, agitant leurs glaives empourprés du sang anglais. La vengeance avait été prompte et terrible.

Chicago.

OZIAS CORBEIL.

## LA TIMBROLOGIE

**D**ÉPUIS le jour où un numismate eut l'idée, en collectionnant ses médailles de collectionner aussi ces petits carrés de papier, rouges, bleus, verts, jaunes, etc., que l'on mettait moyennant une taxe sur les lettres destinées à aller d'un lieu à un autre, et que l'on nommait timbres-poste, jusqu'à ce jour où il y a à peu près deux millions de personnes qui en font collection, il s'est toujours trouvé des personnes pour demander de quelle utilité pouvait être la collection de timbres-poste, et qui ne se sont pas fait faute de railler à qui mieux mieux les collectionneurs, et en général tous ceux qui s'occupent de timbres.

Les plus indulgents d'entre eux ont encore traité pour le moins les Timbrophiles de gens TIMBRÉS.

Les collectionneurs d'alors, ne se lassant pas d'encourager, n'en continuèrent pas moins de collectionner avec ardeur et avec plus de zèle qu'avant; puis, par leurs écrits, leurs publications et leur propagande active, ils parvinrent à rallier à eux bon nombre de nouveaux collectionneurs et, ce qui plus est, la majeure partie des railleurs.

En effet, parmi les nombreux objets de collection, celle de timbres-poste doit être classée au nombre des plus utiles, des plus agréables et des plus instructives.

Tout d'abord, passons à son côté utile et instructif.

Depuis le premier timbre-poste paru ou plutôt la carte-postale de Mulready, en Angleterre, et qui a été la première taxe perçue pour le transport des lettres jusqu'à aujourd'hui, on peut étudier l'histoire de chaque pays et suivre pas à pas dans chaque nation les changements de dynastie, les révolutions, etc.

Chaque timbre renferme toute une foule d'événements qui se sont passés à des époques plus ou moins rapprochés de la nôtre, et dont nous conservons presque tous encore le souvenir. Tous les timbres ont leur histoire : c'est l'histoire vivante de toutes les nations ; ils semblent vous parler et, quoiqu'ils ne puissent rien vous dire, leur silence aussi est éloquent et vous instruit. Sous vos yeux, ce sont les peuples qui s'agitent, les rois qui tombent, les nations qui, lassées de la guerre et désaltérées de sang, déposent le drapeau rougi et le glaive encore tout fumant.

En un clin d'œil, toute l'histoire contemporaine traverse votre esprit, et tour à tour elle l'attendrit ou lui inspire l'horreur.

Chaque gouvernement émet ordinairement des timbres poste portant l'effigie du souverain ou de la souveraine régnant dans le pays. Ainsi, pour l'Espagne par exemple, on peut suivre pas à pas l'histoire des gouvernements qui se sont succédé depuis Isabelle II, de 1851, jusqu'à Alphonse XIII, l'enfant-roi de 1885.

Maintenant, passons au côté agréable de cette collection.

Quoi de plus joli, en effet, et de plus agréable à l'œil que de voir une jolie collection de timbres-poste, composée de timbres neufs ou proprement oblitérés, classés et mis chacun à sa place respective !

Quoi de plus charmant à voir que ces milliers de petits tableaux et portraits aux mille couleurs,

dont quelques-uns ne sont ni plus ni moins que de véritables chefs-d'œuvre pour le fini et la perfection de la gravure, de même que pour l'harmonie des tons et des couleurs !

Donc, amis collectionneurs, travaillez ferme si vous voulez former une belle collection, et souvenez-vous que notre devise doit être : *patience et persévérance.*

Répondez à ceux qui vous traitent de *timbrés* en leur faisant la nomenclature des cent à cent cinquante journaux et publications s'occupant exclusivement de timbres dans tous les pays du monde ; donnez-leur la liste des principales sociétés fondées dans le but de propager l'étude des timbres-poste, et demandez-leur si tout ce monde là est *timbré.*

Nommez-leur quelques-uns des plus importants philatélistes choisis dans tous les rangs de la société : princes, comtes, barons, marquis, avocats, journalistes, savants, etc., et demandez-leur encore s'ils pensent que toutes ces personnes-là soient *timbrées.*

Et vous verrez qu'ils finiront par être convaincus que le but d'une collection de timbres-poste n'est point aussi futile que l'on veut bien le dire et le croire, et que, tout en étant un homme sérieux, on peut très bien, sans compromettre sa dignité, s'occuper de timbres-poste ; cette collection, joignant l'utilité à l'agréable, et permettant de s'instruire tout en faisant trouver les heures courtes.

Le commerce de timbres-poste a pris, depuis ces dernières années, une grande extension, et le temps n'est pas loin peut-être où il pourra rivaliser avec les autres branches commerciales. De nouvelles et grandes maisons se fondent tous les jours sur tous les points du globe, les journaux et les publications de toutes sortes s'occupant de timbrologie se multiplient extraordinairement, et ce, à l'avantage des amateurs qui voient avec plaisir cette noble science se développer de plus en plus.

Je m'arrête ici, seulement je crois pouvoir vous dire que, si l'occasion se présente, je tâcherai de vous faire voir le mieux que je pourrai, les progrès qui s'effectuent chaque jour dans la science timbrophilique à mesure qu'elle va de l'avant.

Pour cette fois, permettez-moi, chers lecteurs, de terminer en vous encourageant à étudier sérieusement la timbrologie.

Unissons-nous tous, afin de mieux atteindre notre but. Unissons-nous surtout pour remercier chaudement tous ceux qui travaillent déjà pour le bien et l'avancement de cette science.

Québec, février 1888.

G. A. LAVOIE.

## LES PREMIERS SOINS

## EMPOISONNEMENT PAR LES MOULES ET LES HUITRES

*Symptômes.*—Les moules, et quelquefois les huitres, déterminent, dans certains cas, des accidents qui ressemblent à ceux de l'indigestion, avec démangeaisons très vives à la peau, éruption semblable à celle des piqûres d'ortie, malaise, défaillances, refroidissement des extrémités.

*En attendant le médecin.*—Faire rejeter la matière ingérée avec cinq ou dix centigrammes d'émétique dans un demi-verre d'eau, s'il s'agit d'une grande personne, ou soixante centigrammes ou même un gramme de poudre d'ipéca, s'il s'agit d'un enfant et suivant l'âge de celui-ci. Si les vomissements naturels ont déjà eu lieu, ou bien lorsque plusieurs heures se sont écoulées et que les matières nuisibles ont pénétré dans l'intestin, il faudra donner des lavements purgatifs et même administrer quinze à quarante-cinq ou soixante grammes d'huile de ricin ou de sulfate de soude pour provoquer l'expulsion par le bas. Comme boisson, limonade ou eau vinaigrée. S'il y a défaillance, relever les forces avec infusion de sauge, de thé, de tilleul, dans laquelle on mettra un peu d'eau-de vie ou de rhum.

LE BON CONSEILLER.

L'habit rapiécé fait honneur à la femme de celui qui le porte.—FRANKLIN.

## LA CHUTE MONTMORENCY

En ce lieu la rivière est noirâtre et méchante ;  
C'est un torrent fougueux qui bondit de courroux,  
Et présente au regard de sinistres remous,  
Ou tournoie en grondant une onde menaçante.

Deux immenses forêts à l'ombre verdoyante  
Ont dressé sur ses bords leurs empires jaloux,  
Et dominant le flot qui s'agit au-dessous,  
Resserré par la pierre à l'étreinte puissante.

Entre l'eau furieuse et les sapins antiques,  
S'élèvent dans le roc ces degrés fantastiques  
Qui s'étendent au loin sous le firmament bleu.

Et quand paraît la lune aux rayons pacifiques,  
Appelant à leurs jeux les ondines mystiques  
Les esprits des bois verts s'attendent dans ce lieu.

Anna M. Durai

New-York, février 1888.

## NOS GRAVURES

## LE FROID ET LES OURAGANS AUX ÉTATS-UNIS

**D**'APRÈS le rapport de l'ex-juge Kinney, directeur de l'agence indienne des Sioux, au Dakota, le nombre des victimes humaines des derniers froids et des derniers ouragans, dans ce territoire seul, serait de mille pour le moins.

M. Kinney est arrivé à Nebraska City après un voyage des plus difficiles. Le train dans lequel il se trouvait a mis cinq jours pour parcourir seulement trente milles, et pendant tout ce temps le thermomètre était à 40 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Pour comble de malheur, la provision de charbon du train était insuffisante ; bientôt on n'a pu faire du feu que dans un seul wagon dans lequel se sont empilés tous les voyageurs. Deux enfants sont morts de froid pendant le voyage, et cependant les hommes avaient retiré leurs pardessus et leurs vêtements qui ne leur étaient pas absolument indispensables pour en couvrir les femmes et les enfants. Cela n'a même pas suffi, et l'on a dû prendre les sacs de la poste pour s'en servir comme de couvertures.

Lorsque le train s'est arrêté à une station du comté de Bonhomme, M. Kinney a vu les cadavres de dix-neuf personnes gelées qui avaient été déposées provisoirement dans la gare. La liste des morts pour le comté de Bonhomme seul comprend jusqu'à 160 noms. On sait de plus qu'il est mort de froid, pour le moins, 25 personnes dans le comté de Hutchison, 13 dans le comté de Lincoln, 15 dans le comté de Ward, 1 dans le comté de Spink et 10 dans le comté de Yand.

De l'agence des Sioux à Yankton, M. Kenney dit encore que les bords de la voie du chemin de fer étaient littéralement jonchés de cadavres de bétail. Des troupeaux entiers ont été anéantis par le froid et les ouragans sur toute l'étendue du territoire.

A Garrison (Nebraska), trois enfants en rentrant de l'école, ont été surpris par l'ouragan et n'ont été retrouvés que le lendemain matin sous la neige. L'un était déjà mort de froid et les deux autres avaient tous les membres gelés. On télégraphie de Sioux Falls (Dakota) qu'un nombre de personnes, surprises par la tourmente, ont également péri dans toute la région. Enfin, deux enfants du nom de Fitzgerald ont également péri près d'Inwood (Iowa).

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions seulement énumérer toutes les victimes humaines qu'ont faites ces jours derniers le froid et les ouragans dans l'Ouest et le Nord-Ouest. Ajoutons seulement en terminant que, si l'on croit les dépêches du service des signaux, la température est descendue jusqu'à 48 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro à Fort Buford (Dakota) ; à 32 degrés au-dessous de zéro à Bismark à 16 degrés au-dessous de zéro à Omaha (Nebraska). Enfin, un magnifique pont de glace que l'on dit être très solide et qui tiendra probablement pendant plusieurs semaines, s'est formé sur le Niagara, près de Niagara Falls.

## LE CARNAVAL D'HIVER À SAINT-PAUL

Le carnaval de Saint-Paul, Minn., a été des plus brillant, et le programme des fêtes était des plus varié.

Depuis quelques années, Saint-Paul tend à éclipser Montréal pour les fêtes d'hiver, et il est malheureusement probable que la ville américaine arrivera à ce résultat avant peu.

Nous publions cette semaine une vue du palais de glace, qui peut donner une idée de l'importance de ce carnaval.

## L'HYGIÈNE DES ENFANTS PENDANT L'HIVER

Aimez-vous l'hiver, mes chères lectrices ? Moi, je ne l'aime pas. J'ai horreur du nuage gris que charrie le vent dans un ciel bas. Je déteste le froid qui tend à l'excès toutes les fibres nerveuses de notre être, et c'est tout au plus si la neige qui attache ses aiguilles immaculées au squelette de nos arbres me raccommode avec lui.

Et puis, l'hiver, c'est la saison où les enfants souffrent, où les enfants meurent ; c'est l'époque où l'inexpérience et l'ignorance des mères font sentir tristement leurs effets. Que de dangers vont entourer sa jeune et frêle existence ! Quelle réserve de force et de vigueur il va lui falloir pour résister à tous les ennemis qui conspirent contre lui ! Cette force et cette vigueur, l'éducation actuelle les donne-t-elle ? Hélas ! non.

A ces petits il faudrait donner des muscles d'acier, et à la place, on met des nerfs qui vibrent à la moindre impression comme les cordes d'une harpe. Il faudrait les munir d'une peau souple et élastique, qui se mit en harmonie avec le milieu atmosphérique, et on leur en crée une sans résistance, sensible à l'excès, qui ne réagit pas contre les influences extérieures. Il faudrait, devenus bambins, les rompre graduellement à la fatigue et aux exercices physiques, pour en faire plus tard des hommes utiles à leur pays, et on les élève si douillettement qu'ils sont incapables du moindre effort. C'est à se demander vraiment si ces petits êtres sont destinés à vivre en plein air, dans une société de *dure gêhenne*, comme disait déjà Montaigne au XVI<sup>e</sup> siècle, ou s'ils sont faits pour rester renfermés dans des boîtes bien capitonnées.

On recueille ce qu'on a semé. Et cependant, si on le voulait, il serait si facile de donner à ses enfants une âme saine dans un corps sain. Mais voilà, on ne veut pas ; et plutôt que de vouloir, que d'apprendre, on préfère écouter les inepties de gens sans expérience et instruction.

Au moins, vous autres, mes chères lectrices, ne soyez pas de ces mères imprévoyantes qui, pour élever leurs enfants, se reposent sur le hasard des circonstances et oscillent à tous les vents comme des girouettes. Si vous voulez que la nature ne vous ménage pas de douloureuses surprises, aidez vous un peu, sachez vous pénétrer de tous ces détails d'éducation qui varient avec le retour de chaque saison.

Les erreurs qu'on commet en matière de vêtements, on les commet ainsi tous les jours en matière de sortie. Ce ne serait pas quelques colonnes de journal, ce serait tout un volume qu'il me faudrait pour raconter toutes les bêtises qui se font à ce sujet. Je connais des parents qui gardent leur bébé à la maison tout l'hiver, s'il a la mauvaise inspiration de naître en cette saison.

J'en connais d'autres qui ne permettent la sortie que par des temps exceptionnellement, idéalement beaux, quand le soleil brille d'une lumineuse clarté dans un ciel sans nuages. J'en sais qui, dès que le soleil s'obscurcit, se hâtent de faire rentrer leurs enfants. J'en rencontre tous les jours qui paraissent croire que le moindre filet d'air, la brise la plus inoffensive va entraîner la perte de ces petits. Ils vivent ainsi dans des trances et des inquiétudes perpétuelles, sans cesse regarde l'horizon comme sœur Anne, interrogeant le thermomètre pour voir s'il n'a pas baissé, d'un degré, flairant dans l'atmosphère quelque vent suspect, préoccupés de la moindre goutte de pluie qui tombe.

Mon Dieu, qu'ils sont ridicules ces parents, et que leurs précautions sont bêtes, pardonnez-moi le mot, mes chères lectrices ! Ils tournent juste le

dos à la vérité. Ils ne voient pas que ces petits êtres, du jour où il sont campés sur leurs pieds et où il peuvent courir, ont en eux un calorifère qui vaut mieux que tout les feux de bois du monde. Ils ne voient pas que du moment où ils s'amuse, où leur sang circule, on peut les laisser sous le vent, sous la neige, sous la brise, sous la pluie, sans que mal se produise. Parlez-moi de ces braves petits hommes qui, après s'être trémoussés comme des diabolins, par une journée glaciale d'hiver, rentrent chez eux les mains et les pieds chauds, et ne me parlez pas de ces petits grelotteux, affublés de cravates et de cache-nez, noyés dans leurs fourrures, si bien emmitouffés qu'ils n'ont même pas le droit de jouer, et qu'ils rentrent chez eux les pieds et les mains froids comme marbre.

Parlons maintenant un peu des fâcheuses conditions dans lesquelles on place les enfants pendant l'hiver, dans nos maisons. A voir nos logements, on croirait vraiment que nous vivons à quelques degrés du pôle Nord. Des bourrelets et des rideaux épais aux fenêtres, des tentures aux plis savants pour cacher les portes, des tapis moelleux sous les pieds, dans la cheminée non plus des feux de bois qu'on entretenait et on tisonnait à son aise en devisant, mais des pyramides de charbon de terre ou de coke en ignition, à la chaleur lourde et malsaine.

Savez-vous qu'on asphyxie là-dedans, mes chères lectrices ? Voyons, regardez-moi donc un peu vos enfants. Dans cet air irrespirable ils pâlisent, s'étiolent et s'anémient, ils perdent l'appétit et le sommeil. Si vous voulez suivre ce régime, jolies frileuses que vous êtes, au moins ayez dans votre appartement une chambre mal meublée, sans tentures, sans cheminée, mais large, où il puissent s'ébattre quand le mauvais temps leur interdit de sortir.

Ce sera leur chambre à eux ; ils pourront s'il leur plaît, y faire tapage, y jouer au soldat ou la madame, sans qu'ils soient exposés à entendre une voix importune leur crier : " Mais tais-toi donc, avec ton tapage, tu nous casses la tête ! "

## ECONOMIES D'INTÉRIEUR

Les chaises de paille s'usent très rapidement parce que, — dans les cuisines surtout, — on a l'habitude de s'en servir comme marchepied pour atteindre aux objets élevés. On fera bien d'en faire garnir une d'une simple planche, forte, laquelle sera peut-être un peu dure pour s'asseoir, mais rendra en échange de ce léger incon vénient de nombreux services, entre autres pour le déchargement des fardeaux.

On peut, si l'on est coquet de son ménage, orner de bandes de papier découpé en festons, blanc ou de couleur, les planches supportant les ustensiles. Enfin, ne quittons pas la cuisine, puisque nous y sommes entrés, sans descendre à un détail prosaïque et sans apprendre aux ménagères que la mauvaise odeur exhalée parfois par les plombs, se corrige en jetant dans les conduits un peu le sulfate de fer, — vendu chez tous les pharmaciens.

En posant les tapis, on placera sous la thibaude des feuilles de gros papier gris, afin d'empêcher la poussière de s'infiltrer dans les parquets. Quand on lève les tapis, ces feuilles servent aussi à emporter les *moutons* qui se sont formés, et diminuent de beaucoup la malpropreté de l'opération — Il ne faut pas balayer à tour de bras, inutilement les tapis. Lorsque la pièce *fatigue* peu, il suffit de broser à la main, sur une large pelle de fer battu, avec une brosse de chien-dent, les quelques peluches, et la poussière superficielle ; ce système d'entretien prolonge infiniment la durée des moquettes.

Lorsqu'on a cassé le goulot d'une carafe, il faut faire couper régulièrement et polir la cassure par le vitrier. On conserve ainsi un sucrier ou un récipient utile et d'une forme peu commune.

Presque tous les *reps*, damas de laine, foulards, etc., se lavent au panama ou à la panamine avec un succès complet. Essayer toujours par précaution sur un échantillon.

COUSINE JEANNE.

## CHOSSES ÉTAUTRES

— Les pertes causées par les grèves en Amérique, pendant les six dernières années, se montent à environ \$60,000,000. Ces pertes ont été éprouvées par les ouvriers seulement, et la perte des patrons par suite de ces grèves, s'est élevée à environ \$34,000,000.

— Voici que les mondaines de New-York viennent d'adopter la mode ridicule de se faire dorer le bout des ongles. N'est-ce pas que c'est joli, disait une actrice en montrant ses doigts à un reporter ; c'est la dernière idée de Paris. Déjà des centaines de jeunes femmes l'ont adoptée : dans quelques jours ce sera une rage ! N'en déplaise à la belle actrice, cette idée biscornue ne peut venir de Paris.

— Une particularité de l'année 1888 qui, comme on le sait, est bissextile. Les enfants qui naîtront le 29 février prochain n'auront jamais ni un an, ni deux ans, ni trois ans exactement révolus. Leur anniversaire de naissance ne reviendra que tous les quatre ans. De même il sera impossible de faire, à date fixe, le bout de l'an pour les morts du 29 février. Enfin, on se trouvera fort empêché pour fêter le retour des solennités de famille qui auront eu lieu ce jour-là.

— Le récent dîner donné par le maire de Londres, a coûté £4,000, et cependant on se plaint qu'il n'y avait rien à manger. Il y avait 8,000 invités, et à part la grande quantité d'autres items, et les viandes fournies par les bouchers, il y avait 450 pintes de soupe de tortue, 500 pièces de gibier, 400 volailles, 85 dindes, 36 lièvres, 150 homards, 110 pintes de jelly, 20 plats de gâteaux, et au-delà de 1,000 bouteilles de vin. Le maire a payé la moitié des dépenses et les deux shérifs ont défrayé le reste.

— Nous comptons à l'heure actuelle, dans la province de Québec, 1,485,000 catholiques. Sont préposés à leur tête : 1 cardinal, 2 archevêques, 7 évêques, 1 préfet apostolique, 1,540 prêtres et religieux. Il y a dans les divers diocèses : 957 églises, 58 séminaires et collèges, 243 couvents, 69 hôpitaux. Les catholiques sont repartis comme suit dans les diverses provinces ecclésiastiques : Québec, 729,000 ; Montréal, 616,000 et Ottawa, 127,000. Dans le diocèse de Québec, nous trouvons 666 prêtres, 41 églises, 108 couvents, 10 séminaires et collèges, 25 hôpitaux et 1,927 écoles.

— A la dernière séance de l'Académie des sciences, à Paris, M. Brown-Séquard a fait une intéressante communication sur l'air sortant des poumons de l'homme et des animaux. Les expériences de M. Brown-Séquard ne sont guère flatteuses pour notre haleine. Ayant condensé les vapeurs qui s'échappent sans cesse de nos bronches, le savant physiologiste a injecté dans les vaisseaux de lapins vivants le liquide ainsi obtenu. Or, une quantité de quatre à huit grammes de ce liquide a suffi pour produire sur ces lapins des effets toxiques : l'animal meurt au bout de deux jours. Et la mort est d'autant plus rapide que la quantité de liquide injecté est plus grande. Avec quinze grammes le lapin meurt foudroyé. M. Brown-Séquard en conclut que les poumons secrètent un poison qui en sort avec l'air expiré, ce qui rend l'air confiné malsain et dangereux. La nuit, surtout en cette saison, on se caiffe dans sa chambre à coucher. Longtemps avant l'heure du lever, l'air contenu dans cette pièce est désoxygéné par la respiration ; or, l'air n'est vivifiant, on le sait, qu'à la condition de céder au sang une partie de son oxygène, qui transforme le sang rouge des veines en sang noir artériel et le rend propre à la nutrition des organes. Il faut, à un homme de constitution moyenne, au moins huit mètres cubes d'air par heure pour que le travail de l'oxygénation du sang se fasse dans des conditions normales et surpauvre toute cause de malaise. Un grand nombre de malaises résultent de l'insuffisance de l'aération, à laquelle il est permis d'attribuer aussi le développement incessant de la tuberculose. L'air est aussi nécessaire à l'homme que le pain ; plus nécessaire même, puisqu'on peut se passer d'aliments plus longtemps que d'oxygène.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 350.—MOT CARRÉ CRYPTOGRAPHIQUE

D1 9z1zx guzy1bf guz00h1 21 cab jh1c21h  
1b b'5v5bf j5g zb 21 cab 21hb71h ;  
G5bz cab g13ab2 iz'1gh 2ab3 d1 yad5f7d 1 ?  
Cab fha7g71cl 1gf jdzg jh17f iz'z61 7d1.

No 351.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase ci-dessous, le nom d'un monument public de Paris :

ALORS IL PAYA.

No 352.—ENIGME

Lecteur, quand j'ai de l'eau, je peux tout à l'aise De boire du bon vin m'octroyer le plaisir... L'eau me manquant, hélas ! on peut m'en Je suis alors forcé d'en boire... croire, Et pour moi ce n'est pas le plus beau de l'his- toire !

No. 363 —ANAGRAMME

Toute petite XXXXXX  
De province ou de Paris  
Sort la nuit de sa cachette,  
Entamant sur la planchette  
Le lard frais ou le raneil,  
Le pain blanc ou le XXXXXX,  
Plaine qu'elle est du souci  
De se garnir la pochette.

SOLUTIONS :

No 347.—Le mot est : Riche-lieu.  
No 348.—La mot est : Tort.  
No 349.—Les mots sont : Rentier et Entier.

ONT DEVINÉ :

Mlle Angéline Meddon, Octave Gobeil, Ot- tawa ; N. F. Bonvoulon, Trois-Rivières ; A. Latraille, Saint-Hyacinthe ; Fis. brodeur, Belœil Village ; Mile C. Latimouille, Ste- Anne ; Mlle Laure B., L. Amour, Québec ; Albert Lafortune, Alphonse Raymond J. Bi- don, J. A. Bernier, Ls. D. Cartouche, Mont- real.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infaillible- ment et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

AI F. BRUNETTE  
2461, rue Notre-Dame, Montreal

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,  
ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT  
PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per- sonnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le- fevre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.  
E. MASSICOTTE & FRERE.

The Lon on Illustrated Nws (édition améri- caine) Journal illustré à New-York con- tient 12 pages de texte et 8 pages de magnifiques gravures. Prix d'abonnement : \$1 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; 1 numéro, 10 cents. S'adresser comme suit : Pott Building, Park Row, New York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, pu- blié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'ad- dresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la der- nière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecossais dans les patrons les plus fashion- nables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prelaris, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

DONNERA  
La plus grande quantité de nutriments sous le plus pe- tit volume. C'est le seul aliment qui peut être en- tièrement digéré par l'estomac le plus faible.

C'EST LE GRAND FORTIFIANT

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles Religieux. Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considé- rable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps, nous avons réduit nos prix de

10 POUR CENT

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant pro- portionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont de première classe.

Wm. KING & Cie.,

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes garanties en magasin jusqu'au premier mai gratis.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'an- noncer que nous avons tou- jours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culi- naires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bot- teilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Gly- cerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSERS DES SOEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros de principaux journaux américains et cette publi- cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numé- ro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de dif- férents journaux ; — ou cinq millions de lec- teurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal achète est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque. ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages,

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE St. New-York

CHEZ S. A. DE LORIMIER

(SUCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mon- tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex- tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.

1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisieme mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 14 MARS PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00  
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

LES CERTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirment, avec plaisir, le témoignage suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhuma- tismes, des maux de têtes et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos.  
Votre dévouée,

MADAME LÉGER,  
Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St- Léon est vendue en gros et en détail par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, em- pêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY K. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent



## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 février 1888

## PAULINE

## PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

**J**E vais jouer et gagner!... me dis-je avec une étrange certitude... Cette certitude était si grande que j'aurais jeté ma vie sur le tapis vert sans le plus petit battement de cœur... Perdre dans un tel moment me semblait impossible...

"C'était de la bonne et belle folie, mon cher baron, j'en conviendrais tant que vous voudrez... Toujours est-il que l'événement me donna raison. J'entrai dans l'un des salons de jeu, je jetai au hasard sur la rouge les quelques louis que j'avais dans ma poche; je doublai ma mise du premier coup, je fis paroli trois ou quatre fois de suite et je me retirai en emportant une masse d'or qui représentait douze ou quinze mille livres... J'em-

ployai le reste de la nuit à rédiger une nouvelle lettre pour Marguerite, lettre renfermant le récit de la scène qui venait d'avoir lieu au Cursal entre Valentin et moi; je me faisais un mérite immense aux yeux de la jeune fille des insultes que je venais de subir pour l'amour d'elle. "Votre frère me tuera s'il le veut, lui disais-je: je ne me défendrai point. Pas une goutte de son sang ne coulera sous ma main... Jugez si je vous aime, Marguerite!..." Le lendemain je me mis en rapport avec la femme de chambre de mademoiselle de Capellen. Je voulais

acheter cette fille. Elle accueillit avec un semblant de colère mes premières ouvertures... Elle me parla de son dévouement et de sa fidélité à la baronne, au service de laquelle elle était depuis vingt ans... C'était un moyen adroit pour se faire payer plus cher. Je n'en doutai pas, car je ne crois ni à l'attachement ni à la fidélité des gens qui nous servent... Les ennemis de la maison, les vrais ennemis, les ennemis implacables, ce sont eux! J'augmentai mes offres... Je vis la camériste faiblir... Je fis ruisseler l'or... Elle céda et se chargea de remettre mes lettres et de m'apporter les réponses, si mademoiselle de Capellen consentait à me répondre... Seulement elle refusa de mettre les pieds dans l'hôtellerie où je demeurais, me donnant pour raison que sa présence en un lieu aussi public serait remarquée et ses visites dénoncées à la baronne, ce qui la ferait infailliblement mettre à la porte... La raison me parut bonne et valable. Je me mis aussitôt en quête d'un logement isolé. Je trouvai la petite maison où nous voici, maison que quelques centaines de pas à peine séparent de l'hôtel Capellen; je m'entendis sur-le-champ avec son propriétaire et je m'y installai le soir même... Jugez de la joie

que je ressentis, mon cher baron, lorsque, le lendemain, je vis paraître la femme de chambre qui m'apportait une lettre de Marguerite... La pauvre enfant me racontait ses douleurs et ses larmes avec une naïve éloquence... Immédiatement après mon entrevue avec sa mère, elle avait eu à subir une scène odieuse de la baronne et de ses fils, constitués en tribunal de famille. Pressée de questions à mon sujet, elle avait laissé échapper l'aveu que je ne lui étais point indifférent, ou du moins son trouble et sa rougeur avaient parlé pour elle... Depuis ce moment, elle vivait au milieu des siens comme une accusée, comme une coupable... Elle ne voyait autour d'elle que des visages sévères; elle ne sortait plus de sa chambre; elle n'y pouvait recevoir personne; elle mourait enfin une existence d'ennui, de tristesse et de découragement; elle n'espérait plus me revoir, ajoutait-elle; mais elle sentait bien qu'elle ne m'oublierait pas, et qu'après m'avoir donné son cœur, elle ne me le reprendrait jamais... Je répondis à l'instant même, et la correspondance la plus active, mais la moins variée, nous réunissait par la pensée, Marguerite et moi, pendant plusieurs semaines... Avec votre expérience et votre habitude du monde, mon cher baron, vous devez comprendre sans peine quels progrès, en de telles cir-

avait été présenté officiellement et cérémonieusement à tous les convives comme le fiancé de Marguerite et bientôt son époux, le mariage devant être célébré dans trois semaines... Ceci, mon cher baron (soit dit entre parenthèse), se passait il y a dix jours... Marguerite s'était évanouie; en revenant à elle-même, dans sa chambre, elle avait vu la baronne debout auprès de son lit; sévère et solennelle comme une des statues de marbre blanc de la cathédrale, et les paroles suivantes étaient tombées lentement des lèvres de la terrible dame:

"—Prenez garde, ma fille!... toute tendresse à ses bornes, même la tendresse maternelle, et je retirerais sans hésiter mon affection à une enfant indigne de moi... J'ai agréé la recherche du comte Magnus... Vous épouserez le comte Magnus, ou les grilles d'un cloître se fermeront sur vous et ne se rouvriront plus..."

"Puis la baronne s'était retirée... Marguerite avait passé une nuit affreuse; elle savait sa mère inflexible; elle perdait la tête; elle se sentait devenir folle; elle voulait me voir le soir même... La lettre se terminait à peu près de cette façon et il était facile de comprendre qu'elle avait été écrite avec un désordre d'esprit complet. Je me tournai vers la camériste, comme pour la questionner du regard. Elle ne se trompa point au

sens de mon interrogation muette, et elle me répondit:

"—Hélas! oui, monsieur le vicomte, c'est ainsi que les choses se sont passées.

"—Comment se fait-il que vous soyez si bien instruite?... demandai-je.

"—C'est tout simple... j'étais dans la chambre voisine, hier au soir, quand madame la baronne a parlé à mademoiselle... Je n'ai pas perdu un seul mot de son petit discours... Mademoiselle a pleuré dans mes bras toute la nuit, et c'est en ma présence, en articulant presque à haute voix chaque phrase, qu'elle a écrit ce matin à monsieur le vicomte.

"—Alors, vous

savez qu'elle veut me voir?...

"—Je le sais..."

"—Une telle entrevue est-elle possible?..."

"—Elle est difficile, assurément, mais elle n'est pas impossible..."

"—Expliquez-vous..."

"—Je jouis, depuis vingt ans, de la confiance entière de madame la baronne, et jusqu'au jour où j'ai rencontré monsieur le comte, cette confiance était méritée... Toutes les clés de l'intérieur de l'hôtel sont à ma disposition; je couche au premier étage dans un cabinet attenant à l'appartement de mademoiselle; ce cabinet communique avec le rez-de-chaussée par un escalier dérobé... Je puis donc, lorsque les maîtres et les serviteurs seront endormis, conduire mademoiselle au jardin.

"La femme de chambre s'interrompt.

"—Pouvez-vous aussi m'introduire dans le jardin?... lui demandai-je vivement, pouvez-vous m'en ouvrir la porte?..."

"—Non... me répondit-elle, je ne le puis pas..."

"—Pourquoi?"

"—Les clés de la grille et celle de la petite porte sont entre les mains du concierge, et si je les lui demandais, j'exciterais certainement ses soupçons, ce qui risquerait de tout compromettre; mais je puis indiquer à monsieur le vicomte le



Mon Dieu, dit Pauline, qu'avez-vous donc, ma gentille Gretchen? vous voilà pâle et bouleversée.—Page 72, col 2.

constances, devait faire la passion dans la jeune tête exaltée de l'innocente prisonnière... Si la baronne avait pris à tâche de centupler l'amour que sa fille éprouvait pour votre serviteur elle n'aurait point agi de façon différente... Un beau matin, la camériste arriva chez moi avec une physiologie toute particulière. Cette honorable duègne donnait à son visage parcheminé une expression d'importance et de mystère que je ne lui avais pas encore vue... En me remettant la lettre de Marguerite, elle me dit:

"Monsieur le vicomte, j'ai l'ordre de mademoiselle de lui rapporter la réponse... Je viendrai donc la prendre dans une demi-heure... à moins que monsieur le vicomte ne préfère l'écrire devant moi... Ce qui vaudrait peut-être mieux... pour certaines raisons que monsieur le vicomte comprendra très certainement avant qu'il soit peu..."

"—Vous savez ce que mademoiselle de Capellen m'écrit?..."

"—Oui, monsieur le vicomte... fit la duègne.

"—Alors asseyez-vous, et attendez..."

"Je déchirai l'enveloppe et je lus rapidement. La situation devenait grave... Le comte Magnus de Rolandseck avait dîné la veille à l'hôtel Capellen en grande compagnie, et, après le repas, il

moyen d'arriver sans grande peine jusqu'àuprès de mademoiselle...

—Parlez vite! m'écriai-je.

La camériste de Marguerite m'expliqua longuement qu'avant de me venir trouver, elle avait prévu ma demande, et cherché les moyens d'y répondre d'une manière satisfaisante.

—A deux cent cinquante pas de la grille, me dit-elle, se trouve dans le jardin, à côté de la muraille, un gros châtaignier dont les basses branches descendent presque jusqu'à terre et forment un escalier très commode pour un gentilhomme aussi lesté que monsieur le vicomte. Il suffira, depuis le dehors, de lancer une échelle de cordes terminée par des crochets qui se fixeront au sommet du mur... Une fois sur ce mur, monsieur le vicomte descendra sans peine et surtout sans danger... Qu'en pense monsieur le vicomte?"

## XI

—En effet, répliquai-je, la chose me semble facile, et d'ailleurs, fallût-il risquer cent fois ma vie pour me rapprocher de celle que j'aime, je n'hésiterais pas un instant...

—Une fois dans le jardin, continua la camériste, monsieur le vicomte nous trouvera sans peine, car je serai avec mademoiselle sous les branches mêmes du châtaignier, et, comme il serait dangereux de causer en plein air à cause de l'indiscrétion du vent qui s'empare des paroles et les emporte à l'aventure, je conduirai monsieur le vicomte et mademoiselle Marguerite au petit kiosque où ils seront parfaitement à l'abri de toute surprise...

—Je vais me procurer une échelle de corde sans perdre un instant! m'écriai-je; à quelle heure faudra-t-il tenter l'escalade?

—Mademoiselle et moi nous sortirons de l'hôtel au moment où l'horloge de la cathédrale sonnera une heure moins un quart...

—C'est bien, je serai exact...

—Oh! je ne me permettrai pas d'en douter... répondit la camériste, monsieur le vicomte est trop bon gentilhomme pour se faire attendre jamais à un rendez-vous de duel ou d'amour... D'autant plus, ajouta la fine mouche avec un sourire expressif, d'autant plus que tout cela finira par un mariage, la chose est évidente, et mademoiselle Marguerite est la plus riche héritière d'Aix-la-Chapelle... Sans compter la fortune de madame la baronne, dont le tiers doit lui revenir un jour, mademoiselle possède dès à présent sa part d'héritage de feu M. le baron, et cette part, à ce qu'on assure, monte au moins à deux millions. C'est là, je pense, un joli denier.

—Deux millions! deux millions à toucher à l'instant même! Deux millions que la colère maternelle ne pouvait enlever à Marguerite. Mon cœur battit... le sang monta violemment à mes tempes, mais je m'efforçai de ne rien laisser voir de mon émotion.

—Monsieur le vicomte comprendra sans doute à quel point je m'expose pour le servir, continua la camériste, je serais perdue si jamais madame la baronne ou MM. de Capellen venaient à savoir que j'ai facilité des rendez-vous nocturnes quoique ce soit assurément en tout bien, tout honneur... on me jetterait en prison pour le reste de mes jours. Je pense que monsieur le vicomte daignera reconnaître mon dévouement et qu'il m'attachera à la personne de madame la vicomtesse après le mariage...

—Je répondis en mettant une poignée de pièces d'or dans la main de la femme de chambre... Je lui donnai en outre toutes les assurances imaginables que j'assurais sa fortune et je la renvoyai avec un billet de quelques lignes pour Marguerite. Deux heures après je m'étais procuré l'échelle nécessaire, et j'attendais la nuit avec une fiévreuse impatience. A l'heure indiquée par la camériste, je franchis la muraille; j'avais à ma ceinture, outre mon épée, deux pistolets, car la pensée d'un guet-apens possible me préoccupait... J'eus bien vite la preuve que cette crainte était sans fondement, je trouvai Marguerite sous le châtaignier; le trouble et l'agitation de la pauvre enfant dépassaient ce que je pourrais vous dire... Il me fut difficile de la calmer, de la rassurer; j'y parvins cependant après un long entretien dans le petit kiosque; elle me renouvela le serment de n'aimer

jamais que moi, de n'appartenir qu'à moi, et me jura qu'elle était décidée à tout, plutôt que de subir le mariage odieux imposé par sa famille. Vers trois heures du matin, je me retirai paisiblement, sans que la moindre alarme fût venue troubler notre entrevue... Mes rendez-vous nocturnes avec mademoiselle de Capellen se sont, depuis cette époque, renouvelés quatre fois. Je dois cette nuit en vous quittant, m'introduire de nouveau dans le jardin de l'hôtel. Marguerite m'aime plus que jamais, et plus que jamais elle déteste Magnus de Rolandseck; de ce côté mes affaires vont bien, mais les difficultés de la situation n'en restent pas moins immenses, car le temps marche, l'époque du mariage approche, la famille s'occupe activement des préparatifs, le fiancé passe une partie de ses journées et toutes ses soirées à l'hôtel, et Marguerite est trop faible et trop craintive pour oser résister en face à la fière baronne et aux jeunes et farouches géants Valentin et Karl, qui, d'ailleurs, j'en ai la conviction, ne reculeraient point devant la violence pour la contraindre... Vous savez maintenant, cher monsieur de Lascars, tout, et du moins la plus grande partie de ce que je tenais à vous apprendre... Je fais un appel à la sympathie que vous avez bien voulu me témoigner, j'ai recours à votre expérience... que me conseillez-vous?...

—Il me semble, vicomte, répondit Roland, que vous n'avez pas le choix des partis à prendre... pour ma part, je n'en vois qu'un, mais je puis vous affirmer qu'il est bon...

—Et ce parti, demanda vivement Cavaroc, quel est-il?

—Vous m'avez dit que mademoiselle de Capellen était prête à tout pour éviter de devenir comtesse de Rolandseck?

—Oui.

—Sa confiance en vous est absolue?

—Oui.

—Eh bien, enlevez Marguerite et épousez-la, quelles que soient les préventions de la famille contre vous, une fois mariés, il faudra bien que cette famille vous accepte... d'ailleurs, en supposant que la baronne et ses fils rompent à tout jamais avec votre femme, il vous restera toujours deux millions pour vous consoler...

—Mon ami, s'écria Cavaroc, ce que vous me dites là m'enchanté! vous me conseillez tout justement la chose que j'avais à peu près décidée...

—Ceci est une preuve sans réplique que nous sommes tous deux dans le vrai... répliqua Lascars en riant.

—Je me suis déjà occupé de chercher un prêtre qui consente à célébrer au milieu de la nuit mon mariage avec Marguerite...

—Avez-vous trouvé ce digne homme?

—Oui... je lui ai fait mystère, comme bien vous pensez, du nom de la jeune fille... j'ai su l'intéresser par un petit roman de mon invention... je lui ai persuadé que sa conscience ne lui permettait pas d'accueillir ma demande par un refus... Bref, il se prête à tout de bonne grâce, et lorsqu'il saura qu'il s'agit de mademoiselle de Capellen, il sera trop tard pour battre en retraite et pour revenir sur sa promesse...

—Eh bien, vicomte, voilà qui marche à merveille, ce me semble; vous avez la fiancée, vous avez le prêtre... que manque-t-il encore?

—Des témoins...

—Ceci est la moindre des choses, les premiers venus suffiront... quatre pontes dépouillés par la roulette ou par le trente-et-quarante se mettront avec enthousiasme à votre disposition moyennant quatre louis.

—Sans doute, mais quelle humiliation pour moi d'en être réduit à solliciter la signature de ces pauvres diables. Cette signature achetée au prix de quelques écus sera dans les mains de la famille une arme puissante dont elle ne manquera pas de faire usage contre moi... Il me faudrait parmi mes témoins un compatriote, un gentilhomme, un personnage enfin d'une notoriété imposante, sauvegardant ma dignité par la preuve d'estime que je recevrais de lui...

—Vicomte, demanda Lascars en souriant, vous plairait-il que je sois ce gentilhomme?...

—Ah! cher baron, s'écria Cavaroc, ce serait le plus cher de mes vœux! tel est en effet le service immense que j'ose attendre de vous... rendez-moi

ce service, et, je vous le jure, ma reconnaissance sera sans bornes...

—A quoi bon tant de reconnaissance pour un service si facile à rendre? Je serai payé trop chèrement pour le plaisir de vous obliger...

—Vous consentez donc?

—Certes!... et de grand cœur.

Cavaroc saisit la main de Lascars et la serra avec une véritable effusion.

—Baron, cher baron, fit-il ensuite, viendra le jour où, à mon tour, je pourrai vous dire: *Disposez de moi comme d'une chose de vous.*

—Ce jour viendra peut-être, et plutôt que vous ne le croyez, vicomte... pensa Lascars.

Puis, tout haut, il ajouta:

—Quand aurez-vous besoin de moi?

—Dans la nuit de demain sans doute... je vais convenir de tout avec Marguerite cette nuit, et j'irai vous voir dans la journée pour vous mettre au courant.

—Où la célébration du mariage aura-t-elle lieu?

—Marguerite aurait souhaité recevoir la bénédiction nuptiale dans une des chapelles de la cathédrale, mais c'est impossible...

—Pourquoi?

—Il faudrait mettre trop de monde dans la confidence.

—C'est juste.

—Nous nous mariions donc chez le prêtre lui-même, et je vous indiquerai sa demeure, ainsi qu'à mes trois autres témoins.

—Aussitôt après le mariage amèneriez-vous votre femme dans cette maison?

—Je m'en garderai bien... une chaise de poste attendra, tout attelée, à la porte du prêtre. J'y monterai avec Marguerite, et nous quitterons Aix-la-Chapelle pour un temps plus ou moins long.

—Je m'explique mal, je l'avoue, les motifs de ce brusque départ en de telles circonstances.

—Ces motifs sont cependant les plus simples du monde, et les plus légitimes... Je connais MM. Valentin et Karl... ils me pardonneront difficilement d'avoir obtenu, malgré eux, l'honneur de leur alliance, et j'ai la conviction que ces jeunes gens aimables, dans le premier feu de leur colère, tueraient leur beau-frère sans plus de façon qu'ils n'en mettraient avec un chevreuil ou avec un lièvre... Or, je vous l'avoue, je tiens à vivre.

—Je vous approuve, puisqu'il en est ainsi, et vous faites bien de partir...

—Une fois à cinquante ou soixante lieues d'ici, reprit Cavaroc, j'écrirai à la baronne une lettre respectueuse et tendre, capable d'attendrir un cœur de rocher... Si cette lettre produit son effet sur la terrible femme et sur ses ours de fils, ma femme et moi nous reviendrons... Dans le cas contraire, je laisserai à cette famille endiablée tout le temps d'oublier l'outrage prétendu, et je me contenterai de réclamer les deux millions dont je dépenserai joyeusement à Paris les revenus, après avoir soldé mes créanciers farouches...

—Voilà qui me paraît combiné... dit Lascars, vous êtes un homme sage et vous pensez à tout. Cavaroc regarda sa montre.

—Baron, fit-il ensuite, un dernier verre de xérès... l'heure du rendez-vous approche... il faut que je vous quitte...

Lascars approcha de ses lèvres le verre rempli du liquide transparent qui miroitait dans le cristal.

—A la santé de la belle Marguerite de Capellen, vicomtesse de Cavaroc! s'écria-t-il.

—Merci, baron, j'en accepte l'augure, répondit le vicomte, Marguerite et ses millions m'appartiennent!... franchement, je le crois! Donc, vive la fortune et vive la vengeance!...

En prononçant ces derniers mots, Cavaroc s'était levé; il ouvrit une armoire; il en tira une échelle de soie, fine et souple, qu'il enroula autour de ses reins et qui fut cachée complètement par les larges basques de sa veste de satin couleur de soufre; il mit dans ses poches deux pistolets, et, s'enveloppant dans un large manteau couleur de muraille, il dit à Lascars:

—Venez, cher baron, l'heure me presse...

Les deux hommes quittèrent la petite maison.

—Au revoir, et à demain... murmura Cavaroc.

—Je vais, si vous le voulez bien, répliqua Roland, vous accompagner jusqu'à la muraille d'enceinte du jardin des Capellen... J'aurai du moins

ainsi le plaisir de passer quelques instants de plus avec vous...

## VII

Cavaroc s'empressa d'accepter la gracieuse proposition de Lascars, et les deux gentilshommes firent route ensemble dans les rues mal éclairées. Le trajet, d'ailleurs, ne dura que quelques minutes, tant était courte la distance qui séparait l'hôtel de la baronne et la petite maison du vicomte. Peu de paroles furent échangées pendant ce trajet; Cavaroc s'arrêta et dit à Lascars :

— Nous sommes arrivés...

Les deux compagnons se trouvaient en ce moment au pied d'une muraille assez haute, et les épais branchages d'un arbre gigantesque s'entre-croisaient au-dessus de leurs têtes. Le vicomte détacha l'échelle de soie enroulée autour de ses reins; il lança les crochets si adroitement qu'ils mordirent du premier coup le sommet du mur, puis, après avoir serré une dernière fois la main de Roland et lui avoir répété : à demain, il s'élança sur les frêles échelons, et disparut parmi les feuillages et les ténèbres. Rien ne retenait plus le baron dans la rue déserte; il ne comptait point retourner au Carsal, et ce qu'il avait de mieux à faire était de regagner son lit; en conséquence, il s'orienta sans peine et reprit le chemin de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Tout en cheminant il se disait :

— C'est vraiment une chose étrange que ces rapports frappants et nombreux entre la destinée de Cavaroc et la mienne! La situation dans laquelle nous nous trouvons placés l'un et l'autre par les hasards de la vie sont de tout point identiques! Ruiné et poursuivi comme moi, il trouve comme moi le moyen de refaire d'un jour à l'autre sa fortune par un mariage imprévu et inespéré, et je parierais bien qu'il ne saura pas conserver mieux que moi la richesse inattendue que lui rend son heureuse étoile!...

Lascars s'arrêta quelque temps à cette pensée, puis il reprit son monologue interrompu.

— A la place de Cavaroc, cependant, murmura-t-il, je ne chanterais victoire que la nuit prochaine, après la bénédiction nuptiale, lorsque j'aurais dans ma poche l'acte de mariage bien en règle, et surtout lorsqu'une bonne chaise de poste m'emporterait rapidement loin d'Aix-la-Chapelle. Jusque-là, jusqu'à la dernière minute, je tremblerais de voir ces frères farouches, ces gigantesques jeunes barons, se jeter à la traverse de mes projets, et tenir à mon égard leurs promesses homicides...

En causant ainsi avec lui-même, Roland avait parcouru la plus grande partie de la ville, et il déboucha sur la petite place à l'une des extrémités de laquelle s'élevait l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Une grosse lanterne aux verres ternis, suspendue au-dessus du portail de l'hôtellerie éclairait seule cette place, et l'éclairait fort mal. A l'instant précis où Roland soulevait le marteau de fer et le laissait retomber avec fracas sur la plaque sonore, trois hommes aux allures mystérieuses sortirent des encoignures sombres où ils se cachaient, et formèrent un triangle derrière notre héros qu'ils observèrent attentivement, mais sans manifester l'intention de se rapprocher de lui davantage... Lascars, qu'aucun pressentiment fâcheux n'agitait et qui pensait n'avoir absolument rien à redouter, pénétra sous la voûte et referma la porte derrière lui, sans même avoir remarqué la présence de ces guetteurs plus que suspects. Les trois inconnus laissèrent s'écouler une ou deux minutes, puis ils échangèrent un signe mystérieux, et l'un d'eux, s'approchant de la porte à son tour, tandis que les deux autres retraits dans l'ombre, saisit le marteau et frappa d'une façon discrète et continue, en homme qui souhaite se faire entendre, mais qui ne veut réveiller personne. La porte s'ouvrit plus vite encore qu'elle ne s'était ouverte pour Lascars. Le personnage mystérieux entra, de l'air d'un habitué de la maison; il se dirigea vers la petite pièce où trônait presque toujours Otto Butler, et il en franchit résolument le seuil. L'ex-juif, assis devant son bureau, ses lunettes serrant le bout de son nez et les doigts tout tachés d'encre, était en train de tracer de longues colonnes de chiffres sur un registre énorme, à seule fin d'établir de façon catégorique le compte de ses dépenses et de s

recettes de la journée, et de se démontrer à lui-même que ses bénéfices étaient réjouissants. Le bruit de la porte vitrée qui s'ouvrit lui fit lever la tête; il fronça le sourcil en voyant le nocturne visiteur et ne se donna point la peine de dissimuler une grimace fort laide.

Nous devons à la vérité de convenir que ce visiteur ne payait pas de mine, et qu'il était difficile d'imaginer un visage plus blafard, des yeux plus faux, une plus sinistre physionomie en un mot.

— Eh! quoi, dit brusquement l'hôtelier, encore vous!

— Oui, mon cher et digne monsieur Otto Butler, encore moi... tout prêt à vous servir si j'en étais capable... répliqua le nouveau venu avec un sourire qui rendait plus repoussante et plus répulsive qu'elle ne l'était un instant auparavant sa figure de plat coquin.

— Que me voulez-vous?...

— Je viens solliciter un nouveau renseignement.

— Lequel?

— Quelqu'un vient de rentrer à l'hôtellerie...

— C'est possible...

— Est-ce notre homme?

— Je n'en sais rien... je n'ai pas pour habitude d'espionner les gens qui entrent dans ma maison ni ceux qui en sortent...

— Cher et digne monsieur Otto Butler, reprit l'inconnu avec un sourire encore plus faux que le premier, il est absolument indispensable de faire à ma question une réponse satisfaisante. Sinon je me verrais contraint (à mon grand regret croyez-le, d'adresser à qui de droit un rapport sur votre compte, et de signaler votre manque de bon vouloir pour les agents chargés d'une mission de confiance... prenez donc bien garde de vous compromettre...

L'hôtelier réprima, non sans peine, un mouvement d'impatience, et mit en branle le cordon d'une sonnette. Le valet faisant fonction de concierge, ou plutôt de portier, comme on disait alors, accourut à cet appel.

— Quel est le voyageur qui vient de rentrer? lui demanda brusquement Otto Butler.

— C'est M. le baron de Lascars... répondit le valet.

— Il suffit... allez...

Le portier sortit et Otto Butler se tourna vers l'inconnu.

— Est-ce tout ce que vous voulez savoir? lui dit-il.

— Oui. Seulement il me reste une recommandation à vous adresser...

— Ah! ah!...

— Le lièvre étant rentré paisiblement au gîte, tout va pour le mieux! A la pointe du jour, comme je vous l'ai déjà dit, l'officier de police se présentera céans avec l'ordre d'arrestation et muni d'une suffisante escorte, en prévision du cas improbable où le criminel tenterait quelque résistance... D'ici là, faites bonne garde et tenez la main à ce que M. le baron de Lascars ne quitte point l'appartement qu'il occupe dans votre maison...

Le juif converti secoua la tête.

— Refuseriez-vous, par hasard? s'écria l'agent. Au lieu de répondre, l'hôtelier interrogea.

— Est-ce que vous n'avez pas du monde dans la rue?... fit-il.

— J'ai deux hommes, et j'y suis moi-même.

— Et, sans doute, vous n'en bougerez pas jusqu'au matin?

— Naturellement.

— Dans ce cas vous saurez très-bien suffire à la surveillance que vous me recommandez... Je ne suis point de la police, moi, que diable! On ne me paye pas pour faire le guet. Quand les papiers des voyageurs qui logent chez moi sont en règle, je n'ai ni le droit, ni la volonté de leur demander autre chose... leurs démêlés avec la loi ne me regardent ni peu ni beaucoup... Le baron de Lascars me doit de l'argent... Vous chargez-vous de solder sa note si je me constitue cette nuit son géolier officieux?

— Je n'ai pas les pouvoirs nécessaires pour vous le promettre... répondit vivement l'agent de police, et je vous engage à n'y point compter...

— Faites donc vos affaires sans moi... reprit l'hôtelier, je vais me coucher et je ne me mêlerai de quoi que ce soit... C'est bien assez qu'il résulte

de tout ceci, à mon préjudice, une perte d'argent très probable, et à coup sûr un grand scandale, ce qui peut me causer un tort irréparable... Vous êtes le chasseur, vous savez où est le gibier... arrangez-vous, et bonsoir...

Nous ne saurions dire si l'agent trouva bonnes ou mauvaises les raisons d'Otto Butler; toujours est-il qu'il ne répliqua rien et sortit.

— Par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, s'écria le ci-devant Israélite, quand il se trouva seul, c'est là une fâcheuse affaire! que maudit soit le jour où ce coquin de Français, qui peut-être est baron comme je suis Turc, est venu loger chez moi... Une descente de police dans mon hôtellerie produira le plus déplorable effet... Toute la ville parlera demain de cet événement inouï!... Mes rivaux et mes envieux feront courir le bruit que je loge des scélérats et que ma maison est suspecte. On ira jusqu'à dire que je suis compromis, et j'y perdrai, sans aucun doute, des clients de haute distinction.

Otto Butler fut interrompu dans ses réflexions désolantes par le bruit d'un galop impétueux et retentissant au milieu du silence nocturne sur les pavés de la petite place. Presque en même temps le marteau de la porte cochère fut agité violemment, à plusieurs reprises, et un piqueur à cheval fit sous la voûte une entrée tapageuse. La livrée du piqueur était galonnée à outrance; la robe du cheval était grise de poussière et blanche d'écume. Ce valet venait de fournir à franc étrier une étape de vingt lieues, ne mettant pied à terre que pour changer de monture à chaque relais. Il précédait de quelques heures la chaise de poste de ses maîtres, et il avait mission de faire préparer pour eux l'appartement le plus vaste et le plus beau de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. La perspective de loger le lendemain de fort grands seigneurs, et par conséquent celle de réaliser avec eux de gros bénéfices chassa les idées sombres de l'hôtelier et lui fit momentanément oublier ses préoccupations fâcheuses... Il réveilla valets et servantes, leur enjoignit de tout mettre en ordre, afin de satisfaire les illustres hôtes attendus, et au lieu d'aller se coucher, ainsi que nous lui en avons entendu manifester l'intention, il passa le reste de la nuit à surveiller les préparatifs... Une si belle conduite mérite assurément tous nos éloges, mais nous savons déjà qu'Otto Butler était un hôtelier modèle.

## VIII

Retournons de quelques heures en arrière et rejoignons l'héroïne de ce récit, Pauline Talbot, baronne de Lascars, au moment où son mari venait de la quitter, la laissant anéantie et brisée sur un sofa, dans son appartement de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. La jeune femme resta longtemps immobile et muette, la tête renversée en arrière, parmi les flots de ses cheveux dénoués. De grosses larmes s'échappaient de ses paupières rougies et roulaient sans interruption sur ses joues, comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Peu à peu un état de violente agitation nerveuse vint remplacer cette navrante prostration; sa poitrine se souleva, ses sanglots éclatèrent et elle se tordit les mains à plusieurs reprises, en balbutiant d'une voix à peine distincte :

— Oh! mon Dieu... Seigneur mon Dieu... ne me prenez vous pas en pitié!

Après avoir poussé ce gémissement d'angoisse, Pauline quitta son siège; elle marcha pendant quelques instants dans la chambre, elle appuya son front brûlant contre les vitres de l'une des fenêtres, puis elle alla s'asseoir à une petite table sur laquelle se trouvait une écriture, du papier et des plumes; elle saisit une de ces plumes qu'elle trempa dans l'encre avec une vivacité fébrile et elle se mit à écrire rapidement. Nous allons mettre à profit ces privilèges de romancier, pour lire pardessus son épaule, et pour reproduire les lignes douloureuses que sa plume laissait tomber sur le papier en même temps que ses larmes :

« Ma bonne Audouin, ma seconde, ma véritable mère, mon unique amie en ce monde, je viens, hélas! te causer aujourd'hui le plus profond chagrin que tu puisses ressentir... Je viens te dévoiler dans toute son horreur une vérité que tu soupçonnais peut-être déjà, mais que du moins je m'étais juré de te cacher toujours... La force et le courage me manquent aujourd'hui pour tenir

mon serment... Il faut que tu saches tout... mon cœur trop gonflé déborde... il me semble qu'en le versant dans le tien, je trouverai la seule consolation, le seul soulagement que je puisse espérer encore... Ma mère, mon amie, ta pauvre enfant est la plus malheureuse des créatures... ses souffrances sont si poignantes, ses tortures sont si cruelles, que de toute son âme elle appelle la mort à son secours, car la mort c'est le calme, c'est l'oubli, c'est le repos... Ecoute-moi, ma bonne Audouin, et toi qui me connais, juge de ce que je dois éprouver quand il me faut accuser celui dont je porte le nom, quand il me faut m'avouer à moi-même et t'avouer à toi, qu'il est indigne non-seulement de ma tendresse, mais encore de mon estime... Le baron de Lascars ne m'a jamais aimée... le roman de son amour ne fut qu'un long mensonge... son prétendu désintéressement ne fut qu'une odieuse comédie... je me croyais pauvre, il me savait riche, riche de toute la fortune de mon malheureux oncle Philippe Talbot. Le baron de Lascars, le jour où il me conduisit à l'autel, avait dans son portefeuille le testament qui m'instituait légataire universelle du frère de mon père, de mon unique parent, tué en duel ou plutôt assassiné, quelques jours à peine avant mon mariage, par un ami, par un complice de mon mari... Tu te demandes, sans doute, comment il se fait que cet effroyable secret soit connu de moi?... Voici ma réponse : Cet ami, ce complice de Roland, un mi-érable qui se nomme le chevalier de La Morlière, furieux de voir repousser ses demandes d'argent incessantes, m'a tout révélé par vengeance... C'est la main du baron de Lascars qui conduisit l'épée du Chevalier de La Morlière... L'héritage de mon oncle m'arrivait rouge de sang ! C'est hideux, n'est-ce pas ?... c'est infâme ! Ecoute encore... je n'ai pas fini... Cet héritage, ces millions se fondirent entre les doigts de M. de Lascars comme se fond la cire au milieu d'un brasier ; les prodigalités les plus folles, les recherches inouïes d'un luxe sans égal, le jeu, la débauche, que sais-je ?... en dévorèrent une partie. Des spéculations insensées, par lesquelles Roland sans doute espérait relever sa fortune, achevèrent sa ruine... Criblé de dettes, traqué, harcelé, sans ressources possibles, sans espoir légitime, il lui fallut quitter la France en fugitif il y a un mois et il partit m'emmenant avec lui. Tu connais mon cœur et mon âme, ma bonne Audouin comme une mère connaît le cœur et l'âme de sa fille... le luxe n'a rien qui me tente, tu le sais, la fortune n'a rien que je regrette, la misère n'a rien qui m'effraie... Un honnête homme de qui je serais aimée me dirait : *Nous sommes pauvres, il faut travailler pour vivre...* je lui répondrais fermement et joyeusement : *Travaillons !...* Non, cent fois non !... ce n'est pas de la pauvreté que j'ai peur, Dieu m'en est témoin ! C'est de la honte, et je ne sais quel funeste pressentiment me dit que la honte est proche... A mes douleurs sans nombre une douleur s'ajoute, la plus poignante, la plus aiguë !... Je vais être mère ! Comprends-tu ?... je vais être mère ! Mon être tout entier devrait tressaillir à cette pensée... hélas ! et cette pensée me tue ! L'enfant qui va venir au monde, la chair de ma chair, l'âme de mon âme, n'aura pour héritage dans l'avenir que le nom déshonoré de son père. Cette nouvelle que je te donne, cette grande et désolante nouvelle, Roland vient de l'apprendre de moi... il est resté impassible et glacial en m'écoutant... Je suis tombée à ses genoux, je l'ai supplié, non pour moi, mais pour son enfant, de modifier sa vie, d'abandonner les routes dangereuses, de marcher désormais dans le sentier que suivent les gens d'honneur, il a souri dédaigneusement... Il a haussé les épaules avec une pitié méprisante... il m'a répondu, d'une voix ferme et d'un air assuré : *Mon enfant sera riche ! Mon Dieu... mon Dieu, voilà ce qui m'épouvante ! Cette richesse sur laquelle il compte et qu'il semble certain de posséder bientôt, d'où viendra-t-elle ?... où la prendra-t-il ?... à quels expédients pleins de danger et de honte aura-t-il recours pour se la procurer ? voilà l'énigme terrible !... Lorsque j'en cherche le mot, ma tête s'égaré ; je frissonne, l'idée du crime et celle de l'expiation viennent m'assaillir... Mon mari me fait peur..."*

Pauline allait continuer ; elle fut interrompue par un coup léger frappé à la porte de la chambre. Elle releva ses beaux yeux humides et elle dit :

—Entrez...

La porte s'ouvrit pour laisser passer une jeune fille d'une vingtaine d'années, blanche et blonde, aux joues habituellement roses comme des pommes d'api, et très jolie sous son costume coquet de paysanne alsacienne. Cette jeune fille, née en France, aux environs de Strasbourg, et nièce de l'hôtelier d'Otto Butler, faisait partie du personnel de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc* en qualité de femme de chambre ; elle était spécialement chargée du service de l'appartement numéro 16, occupé par le baron et la baronne de Lascars ; elle s'était prise d'une profonde tendresse pour Pauline, dont elle voyait bien la tristesse et qui lui témoignait une grande bienveillance. Elle semblait en ce moment sous le coup d'une émotion vive et pénible ; les roses de son teint avaient disparu ; ses mains tremblaient ; son visage exprimait l'effroi. Malgré les préoccupations personnelles qui la dominaient, madame de Lascars remarqua du premier coup d'œil le trouble de la jeune fille.

—Mon Dieu, lui demanda-t-elle vivement, mon Dieu, qu'avez-vous donc, ma gentille Gretchen ? vous voilà pâle et bouleversée.

—Ah ! madame la baronne... madame la baronne... balbutia la jolie camériste avec un redoublement d'embarras... J'ai bien du chagrin, allez...

—Du chagrin, mon enfant ?... répéta Pauline. Vous !

—Oh ! oui.

—Et pourquoi ?

—Parce que je vous aime de tout mon cœur, madame la baronne, comme la meilleure et la plus belle dame que je connaisse, et que cependant je vais vous faire beaucoup de peine.

—Vous allez me faire de la peine, mon enfant, répondit Pauline fort étonnée, je ne puis vous croire, chère petite.

—Hélas ! rien n'est plus vrai, cependant, mais ce sera bien sans le vouloir...

—Expliquez-vous, Gretchen... expliquez-vous vite, je vous en prie... vous m'inquiétez plus que je ne saurais le dire...

—Madame la baronne, je suis un messenger de mauvaises nouvelles.

—De mauvaises nouvelles qui me concernent ?

—Pas absolument, madame la baronne, mais cela revient au même, puisqu'il est écrit que la femme et le mari ne font qu'un.

Pauline devint plus pâle encore qu'elle ne l'était avant d'entendre ces paroles.

—Il s'agit de M. de Lascars ? s'écria-t-elle.

—Oui, madame la baronne.

—Il lui est arrivé malheur ?... il est blessé, grand Dieu ?... Mort peut-être ?... balbutia Pauline.

—Ni blessé ni mort... répliqua Gretchen, le malheur dont je parle n'est pas encore arrivé, mais il est tout proche... tout proche...

—Mon enfant, vous me faites mourir d'épouvante et d'anxiété... que dois-je craindre ? Quel est ce malheur ?...

—Madame la baronne, voici ce que je sais... C'est une histoire qui vient d'arriver... Elle n'est pas longue... Je supplie madame la baronne de m'écouter sans impatience...

—Dites, Gretchen, et dites vite, au nom du ciel !

—Il y a tout au plus une demi-heure, commença la jeune fille, je rangeais du linge dans une pièce qui communiqait avec le petit bureau de M. Butler, le maître du *Faucon-Blanc*. J'entendis quelqu'un entrer dans le bureau, où M. Butler se trouvait seul. Je suis un peu curieuse, il faut bien que je m'en accuse ; je m'approchai de la porte de communication qui n'était pas fermée tout à fait ; je regardai par l'entre-bâillement, et je vis un grand vilain homme maigre et blafard, qui me fait peur chaque fois qu'il vient ici et que je le rencontre. Comme cet homme est toujours habillé de noir de la tête aux pieds, et que nous ne savons pas son nom, nous l'appelons *le Corbeau* quand nous parlons de lui à l'office.

Pauline, craignant de voir la jeune fille s'égarer dans un luxe d'inutiles détails, murmura :

—Au fait, mon enfant, au fait.

—J'y arrive... répondit Gretchen, *le Corbeau* est tout bonnement un agent de police.

La baronne tressaillit comme si l'étincelle d'une pile de Volta venait de la toucher en plein cœur.

—Un agent de police... répéta-t-elle d'une voix mal assurée.

—Oui, madame, et très connu dans la ville, je vous assure. M. Butler n'aime pas les visites de ce genre... il était mécontent, je le devinais bien à sa mine, mais il n'osait pas le laisser voir trop clairement. Le Corbeau lui parla d'abord de choses et d'autres et, comme ces choses ne m'intéressaient guère, j'allais cesser de prêter l'oreille, quand j'entendis prononcer le nom de M. le baron de Lascars.

Pauline eut un nouveau tressaillement.

—Je me remis à écouter plus que jamais, reprit Gretchen, mais malheureusement le Corbeau et M. Butler parlaient bas de temps en temps, et je perdis bien des mots de l'entretien ; le Corbeau voulait savoir une foule de choses sur M. Lascars. Il ne se lassait point de questionner, si bien que cet interrogatoire impatienta notre maître qui s'écria : Pourquoi diable m'en demandez-vous si long à propos de ce gentilhomme ? et le Corbeau répondit : Parce que ce gentilhomme est un dangereux coquin.

Pauline poussa un faible cri, et la pâleur de son visage céda la place à la plus ardente rougeur. La malheureuse femme ne savait que trop bien à quoi s'en tenir sur le compte du baron, mais, pour la première fois depuis son mariage, elle venait d'entendre accoler tout haut les plus flétrissantes épithètes à ce nom qui était le sien. La sensation fut effroyablement aiguë, comme celle que produit un fer rouge appliqué sur une blessure saignante.

## IX

Gretchen était intelligente ; elle comprit le mal qu'elle venait de faire à la jeune femme, elle en eut le cœur serré, des larmes vinrent à ses yeux, et, saisissant la main blanche et effilée de Pauline qu'elle appuya contre ses lèvres et qu'elle couvrit de baisers, elle balbutia :

—Oh ! madame, madame, pardonnez-moi, je vous en supplie... J'ai parlé légèrement. Je n'ai pas réfléchi que les gens comme le Corbeau ont des façons de parler grossières, et qu'il ne fallait point répéter les choses telles que je les avais entendues...

—Ma chère enfant, répondit Pauline en embrassant au front la blonde jeune fille, vous vous alarmez à tort. Vos paroles m'ont douloureusement émue, cela est vrai, mais je sens bien que je dois m'attendre à souffrir souvent ainsi. Non-seulement vous n'êtes point coupable, mais encore vous me rendez un service immense, car il faut que je connaisse la vérité tout entière, si pénible qu'elle doive être. Continuez donc ce que vous avez commencé, et ne me cachez rien, ne me déguisez rien.

—Puisque vous le voulez, madame la baronne, reprit Gretchen, je vous dirai les choses très exactement, et comme ma mémoire me les rapportera. M. Butler demanda : "Qu'à donc fait le baron de Lascars pour être un si dangereux coquin ?" Le Corbeau tira de sa poche un portefeuille et il étala sur le bureau, devant mon maître, une foule de papiers, en disant : "Vous voyez bien toutes ces traites ?... Oui... Eh bien ! elles sont fausses... Le baron compte en recevoir les fonds demain matin, par la poste, mais il compte sans son hôte... Les banquiers, fort heureusement pour eux, ont éventé la mèche. Les fausses lettres de change sont arrivées aujourd'hui même au chef de la police, et le baron, au lieu de toucher une grosse somme à son réveil, ne fera qu'un saut de son lit à la prison !... Peste, il allait bien, ce jeune seigneur ! Savez-vous qu'il y a là pour plus de cent mille livres !... M. Butler leva les mains et les yeux au ciel : Cent mille livres ! s'écria-t-il. Tout autant. Le baron est-il dans son appartement ? Non. Vous en êtes sûr ? Oui, parfaitement sûr, il est sorti, voici tout au plus une demi-heure, avec un de ses amis, le vicomte de Cavaroc, qui l'est venu prendre Rentrera-t-il cette nuit ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas nous ferons bonne garde et l'officier de police arrivera ici au point du jour. La capture est des plus importantes, vous le comprenez, je vous réponds bien que nous ne la manquerons pas." Là-dessus le Corbeau quitta M. Butler, et je n'eus plus qu'une idée fixe, madame la baronne, celle de vous prévenir sans perdre un instant de ce qui se passait.

(A suivre)